

PHILOSOPHIE

Niveau : TERMINALE C-D-E

Année Scolaire : 2024-2025

COURS ET EXERCICES

bikouadio84@gmail.com

0749889411 / 0173749238

Proverbe 9 : 10 : « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Eternel. La connaissance du Dieu saint, voilà en quoi consiste l'intelligence. »

COMPÉTENCE I : TRAITER UNE SITUATION RELATIVE À LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

THÈME : *LES MÉTHODOLOGIES*

LEÇON 1 : LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Situation d'apprentissage

C'est la rentrée des classes. Le professeur de philosophie de la **Tle D1 du Lycée Municipal de SINEMATIALI** présente à ses élèves les bonnes copies de dissertation philosophique du Baccalauréat Blanc de l'année précédente. Pour réussir cet exercice, les élèves cherchent à **construire** une introduction, **produire** une argumentation et **rédigé** une conclusion.

Objectif Fondamental : *Aider les apprenants à réussir les épreuves de dissertation mais aussi et surtout à savoir rédiger une dissertation philosophique.*

PRESENTATION DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

L'instauration de la dissertation au second cycle n'est pas fortuite. Elle s'inscrit dans une perspective dynamique de libération de la pensée des préjugés, des dogmes, mais aussi et surtout d'amener les apprenants à développer le sens de l'esprit critique. Dissserter, c'est montrer qu'on est capable de réfléchir rationnellement avec rigueur et sans passion sur un sujet. En ce sens, la dissertation philosophique se veut un exercice de réflexion personnelle, pertinente, originale et organisée autour d'un problème philosophique. En d'autres termes, la dissertation philosophique est un exercice de production intellectuelle qui vise à apporter une solution pertinente à un problème donné. Ainsi, de même que la société exige des conducteurs la maîtrise du code de la route, de même nous recommandons aux apprenants le recours à la méthodologie pour éviter les errements, des égarements de l'esprit. Il faudra retenir, en définitive, que la méthode demeure indispensable pour la réussite des épreuves de dissertation. La dissertation

philosophique comporte trois grandes étapes qui sont : l'introduction, le développement et la conclusion et au moins deux grandes étapes.

I. LA PHASE PRÉPARATOIRE

Les activités préparatoires, bien que diverses, sont convergentes. Elles visent à la fois **la compréhension littérale du sujet** et l'organisation de la pensée (des idées). C'est pour cela que cette phase est l'étape la plus déterminante dans la réalisation d'une dissertation philosophique. C'est le moment pour le candidat d'éviter ou d'échapper à un hors-sujet. Pour ce faire, il est fondamental de lire et relire à plusieurs reprises le sujet. Ce travail préparatoire qui s'effectue au brouillon suit la progression suivante :

A. La compréhension littérale du sujet

Elle met en évidence deux moments importants qui sont : l'étude parcellaire et la reformulation du sujet. Mais avant, il faut inexorablement s'interroger sur l'identification du sujet. Nous pouvons distinguer deux types de sujets dans la dissertations philosophique : les sujets-questions et les sujets-citations ou affirmations.

1. L'étude parcellaire

L'étude parcellaire est une analyse conceptuelle du sujet. Concrètement, Il s'agit pour le candidat / l'élève de repérer, d'identifier et de définir contextuellement les mots ou expressions essentiels contenus dans le sujet. Cette signification d'ensemble permet au candidat de donner un sens approprié (le vrai sens) indispensable à la compréhension du sujet. Pour ce faire, il lui faudra lire méthodiquement le sujet, sans précipitation, sans empressement.

Activité d'application 1

Identifie et définis les mots ou expressions essentiels du sujet

Sujet : La croyance en Dieu relève elle de l'utopie ?

- **La croyance en Dieu** : La foi en Dieu, l'acceptation de Dieu et le respect de ses commandements
- **Relève-t-elle** : Est-elle, est-elle synonyme de
- **L'utopie** : L'illusion, l'imagination, le mythe

2. La reformulation du sujet

Reformuler un sujet, c'est dire autrement le sujet sans altérer, sans trahir, sans déformer le sens initial, la signification originelle du sujet. La reformulation vise à rendre plus claire, plus explicite le sujet de sorte à le rendre plus accessible et compréhensible.

Activité d'application 2

Reformule le sujet ci-dessus

Sujet : La croyance en Dieu relève elle de l'utopie ?

La religion est-elle une imagination ?

B. La problématisation et problématique du sujet

Cette phase consiste à dévoiler le problème que pose le sujet, en vue d'en dégager la problématique qui le rend intelligible. Car, tout problème tire son sens d'un faisceau d'interrogations pertinentes. Autrement dit, il s'agit pour le candidat de faire ressortir le problème central que pose le sujet, puis à relever les questions qui le sous-tend.

NB : - Le problème est toujours sous la forme de question

-Les aspects du problème sont des questions qui orientent les axes d'analyse d'un sujet. Ils sont également sous la forme de questions.

1) Le problème

Un problème est une question. Mais une question n'est pas un problème. Le problème est dit-on la difficulté intellectuelle qui fonde le sujet. C'est le paradoxe que contient un sujet. Il y a problème lorsqu'on ne peut pas répondre par **OUI** ou **NON** à une question. Le problème est en quelque sorte l'élément sur lequel on ne s'entend pas, ce qui nous oblige ou conduit au débat.

2) Les aspects du problème

Les aspects du problème sont les questions secondaires / subsidiaires qui constituent la structure des axes d'analyse. Ces questions doivent être pertinentes, car, à première vue, ce sont elles qui, donnent un aperçu du plan à suivre dans le corps du devoir. Dans le cadre d'une dissertation en classe de Terminale, deux questions suffisent. Pour cela, il est important de suivre la structure suivante pour élaborer ces questions :

ASPECT 1 : Dans quelle mesure.....?

En quoi.....?

En quel sens?

Est-il possible?

Peut-on affirmer..... ?

Est-il possible de ?

ASPECT 2 : Par ailleurs..... ?

Cependant..... ?

Malgré?

En dépit de?

En revanche..... ?

Mais au fond.....?

Activité d'application 3

Identifie le problème et dégage les aspects du problème

Problème : La religion est-elle une illusion ?

Aspects du problème :

Aspect 1 : En quoi la religion est-elle illusoire ?

Aspect 2 : *En revanche*, n'est-elle pas une réalité ?

C. Le plan du devoir (les axes d'analyse du problème)

Le candidat doit concevoir clairement un plan adéquat en mettant en ordre les différents aspects du problème. De façon concrète, un plan est fait de :

- ✓ Axes d'analyse (deux)
- ✓ Arguments (deux à trois par axe)
- ✓ Illustrations (plusieurs)
- ✓ Exemples (plusieurs)

Pour trouver les axes d'un sujet, il faut tenir compte de la nature du sujet. En effet, pour ces deux types de sujets, le premier axe est donné par la forme affirmative et l'antithèse à cette idée donne l'axe deuxième. Aux sujets-questions, le plan binaire semble être le plus recommandé, car il s'agit d'une part, pour le candidat de soutenir la thèse, et d'autre part la réfuter. Quant aux sujets-citations, ce sont des sujets sous forme d'affirmations et à la suite de laquelle une question est posée. Ces types de sujets peuvent également conduire à un plan critique ; car, il y est requis non seulement de soutenir l'affirmation et la réfuter ou critiquer.

religion est-elle une illusion ? En quoi la religion est-elle illusoire ? N'est-elle pas au contraire une réalité ?

B. LE DÉVELOPPEMENT

C'est le lieu où le candidat expose dans la forme et le fond son analyse personnelle dans une argumentation pertinente, cohérente, rigoureuse et claire sur le problème que pose une question. Il ne s'agit en aucun cas de réciter ni une pensée d'auteur, ni tout le cours concernant l'une des notions d'enseignement. La plupart des mauvaises notes proviennent de ce danger. Cette réflexion philosophique doit être ouverte. De façon pratique, on peut envisager la progression suivante :

- Rappeler la thèse à défendre
- Dégager les arguments
- Expliquer les arguments
- Illustrer chaque argument par des citations, exemples précis
- Faire des transitions après chaque mouvement
- Faire des conclusions partielles suivies de transitions après chaque axe d'analyse

Activité d'application 6

Recherche d'arguments et références philosophiques

Axe1 : La religion est une imagination

Arg1 : Croire en Dieu, c'est la fuite de sa responsabilité face aux réalités de l'existence.

Karl MARX : « La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur (...) la religion est l'opium du peuple » **Critique de la philosophie du droit de Hegel.**

Arg2 : La religion est la manifestation de la faiblesse humaine et de sa déchéance totale.

NIETZSCHE : « Dieu est mort. » **Le Gai savoir.**

Arg3 : Dieu ne se laissant pas découvrir, croire en lui est dépourvu de sens.

Feuerbach : « Le Dieu de l'homme, c'est l'homme lui-même. » **L'Essence du Christianisme.**

Axe2 : La religion est une réalité.

Arg1 : La sagesse divine ou éternelle est d'un autre ordre que la sagesse humaine. Elle est la lumière de la grâce qui illumine l'âme et la soulève dans le mouvement de la charité.

Blaise Pascal : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. » **Pensée.**

Arg2 : La religion est le fondement de la sociabilité et de la cohésion sociale.

HENRY BERGSON : « On trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés qui n'ont ni science ni art ni philosophie. Mais il n'ya jamais eu de société sans religion. » **Les deux sources de la morale et de la religion.**

Arg3 : L'idée de Dieu implique immédiatement la présence de la foi.

DESCARTES: « d'où me vient cette idée de parfaire elle ne peut venir de moi qui suis un être imparfait car la cause doit avoir au moins autant de réalité que son effet. La cause de l'idée de parfaire ne peut venir que de l'être parfait lui-même c'est-à-dire : Dieu. »

Méditations métaphysiques.

C. LA CONCLUSION

Elle consiste à faire le bilan des différents points de vue analysés dans le développement. Le candidat devra en outre répondre au problème posé dans l'introduction. Autrement dit, il s'agit pour le candidat de donner sa position personnelle sur le problème posé. Une possible ouverture conduisant à l'analyse d'un nouveau problème est envisageable. Cependant, mieux vaut bien fermer un sujet que de mal l'ouvrir.

Activité d'application 7

Rédige la conclusion du sujet d'application

Au regard de notre analyse, il convient de noter que la religion en tant qu'une croyance absolue en Dieu ou au surnaturel est par moment en contradiction avec les réalités de notre monde. Mais cela ne fait pas d'elle une simple imagination. La religion loin d'être un canal d'espérance, est un facteur de paix sociale.

SUJETS D'APPLICATION

Sujet1 : Le travail est-il avantageux pour l'homme ?

Sujet2 : La philosophie est-elle une activité caduque ?

Sujet3 : Doit-on craindre les autres ?

Sujet4 : La science est-elle une panacée ?

Situation d'apprentissage

Après la leçon sur la méthodologie de la dissertation philosophique, le professeur de philosophie de la classe de **Tle D1 du Lycée Municipal de SINEMATIALI** annonce à ses élèves que le prochain cours portera sur le commentaire de texte philosophique. A cet effet, il leur présente quelques bonnes copies du Baccalauréat blanc de l'année précédente. Pour réussir cet exercice, les élèves cherchent à construire une introduction, produire une étude ordonnée, rédiger un intérêt philosophique et une conclusion.

PRESENTATION

Le commentaire de texte philosophique est un exercice écrit qui consiste à dégager l'intérêt philosophique d'un texte à partir de son étude ordonnée. Commenter un texte, c'est d'abord l'expliquer, c'est à dire mettre en évidence son sens ou sa signification, et ensuite l'évaluer. Le devoir du commentaire de texte philosophique comprend trois parties à savoir : l'introduction, le développement et la conclusion.

L'INTRODUCTION

L'introduction du commentaire de texte philosophique consiste à présenter le texte à partir de l'agencement de trois éléments essentiels : le thème, le problème et la thèse. On peut faire figurer la structure logique à la fin de l'introduction ou au début du développement.

II- LE DEVELOPPEMENT

Le développement comprend deux parties : l'étude ordonnée et l'intérêt philosophique.

A- L'ETUDE ORDONNEE

L'étude ordonnée consiste à expliquer le texte à partir de sa structure logique ou de ces différents mouvements. Cette explication revient à mettre en évidence la démarche argumentative de l'auteur, les arguments, les concepts, les allusions, les exemples et les figures de style éventuelles. A cet effet il faut éviter les paraphrases, les contre-sens, les non-sens. Entre les différents mouvements ou articulations il faut élaborer des transitions.

B- L'INTERET PHILOSOPHIQUE DU TEXTE.

L'intérêt philosophique consiste à évaluer le texte dans la forme et dans le fond. C'est la partie critique du devoir qui comporte deux aspects : la critique interne et la critique externe.

1- LA CRITIQUE INTERNE

La critique interne consiste à évaluer le texte dans la forme en montrant : * La cohérence de l'argumentation.

- l'adéquation ou l'inadéquation entre la démarche argumentative et l'intention de l'auteur.
- les forces et /ou les faiblesses des arguments.
- la pertinence de la démarche argumentative.

2- LA CRITIQUE EXTERNE

La critique externe consiste à évaluer le texte dans le fond, c'est-à-dire à apprécier la position de l'auteur. Dans un premier temps on justifie sa thèse en s'appuyant sur d'autres auteurs et dans un second temps on la dépasse à l'aide d'autres positions.

III- LA CONCLUSION

La conclusion est la dernière partie du devoir. Elle consiste en une prise de position par rapport à l'intérêt du texte. Cette prise de position doit être précédée du bilan du débat engagé au niveau de la critique externe

Activité d'application.

Dans le cadre de la préparation de leur examen blanc, les élèves de la terminale A découvrent le texte suivant :

On pense que l'esclave est celui qui agit par commandement et l'homme libre, celui qui agit selon son bon plaisir. Cela cependant n'est pas absolument vrai, car en réalité, être captif de son plaisir et incapable de rien voir ni faire qui nous sont vraiment utile, c'est le pire esclavage et la liberté n'est qu'à celui qui de son entier consentement vite sous la seule conduite de la raison. Quant à l'action par commandement, c'est-à-dire à l'obéissance, elle ôte bien en quelque manière la liberté, elle ne fait cependant pas sur-le-champ un esclave, c'est la raison déterminante de l'action qui le fait. Si la fin de l'action n'est pas l'utilité de l'agent lui-même, mais de celui qui la commande, alors l'agent est esclave, inutile à lui-même ; au contraire, dans un Etat et sous un commandement pour lesquels la loi suprême est le seul but de tout un peuple, non de celui qui commande,

celui qui obéit en tout au souverain ne doit pas être un esclave inutile à lui-même, mais un sujet. Ainsi, cet Etat est le plus libre, dont les lois sont fondées en droite raison, car dans cet Etat, chacun, dès qu'il le veut, peut être libre, c'est-à-dire vivre de son entier consentement sous la conduite de la Raison.

Spinoza, *Traité Théologico-politique*, Paris, A. Delpeuch, 1927, p. 280

Fais l'étude ordonnée de ce texte et dégage son intérêt philosophique

I- LA PROBLEMATIQUE DU TEXTE

Thème : La liberté

Problème : Qu'est-ce qu'être libre ?

Thèse : Être libre c'est obéir à un Etat fondé sur la raison

Antithèse : L'Etat est source d'aliénation de la liberté

Intention : Montrer que la vraie liberté consiste à vivre dans un Etat fondé sur la raison

Enjeu : L'épanouissement de l'homme

II- STRUCTURE LOGIQUE DU TEXTE EN VUE DE SON ETUDE ORDONNEE

Le texte s'articule autour de 3 mouvements 1^{er} mouvement (L1-L5) « On pense que l'esclave (...) la seule conduite de la raison » Idée principale : Être libre ce n'est pas être captif de son plaisir, mais vivre sous la conduite de la raison. 2^{ème} mouvement (L5-L11) « Quant à l'action (...) mais un sujet » Idée principale : obéir ne conduit pas à l'esclavage si le salut du peuple constitue l'impératif politique 3^{ème} mouvement (L11-L13) (Ainsi, cet Etat (...) la conduite de la raison Idée principale : Être libre, c'est obéir à un Etat fondé sur la Raison

• Rédaction de l'introduction

Ce texte de Spinoza extrait de son œuvre *Traité Théologico-politique* parle de la liberté. À la question : Qu'est-ce qu'être libre ? L'auteur répond qu'Être libre c'est obéir à un Etat fondé sur la raison. Ce texte s'articule autour de trois mouvements : de la (L1-L5) « On pense que l'esclave (...) la seule conduite de la raison » Ici l'auteur estime qu'Être libre ce n'est pas être captif de son plaisir, mais vivre sous la conduite de la raison. De la (L5-L11) « Quant à l'action (...) mais un sujet » Ce deuxième mouvement nous montre qu'obéir ne conduit pas à l'esclavage si le salut du peuple constitue l'impératif politique.

Enfin, le troisième mouvement part de la (L11-L13) : « Ainsi, cet Etat (...) la conduite de la raison ». Etre libre, c'est obéir à un Etat fondé sur la Raison

III- INTERET PHILOSOPHIQUE ET REFERENCES POSSIBLES

A- Critique interne

L'auteur par ce texte veut montrer que la vraie liberté consiste à vivre dans un Etat fondé sur la Raison. Pour concrétiser cette intention il fait comprendre d'abord qu'être libre, ce n'est pas être captif de son plaisir, mais vivre sous la conduite de la Raison. Ensuite, qu'obéir ne conduit pas à l'esclavage si le salut du peuple constitue l'impératif politique. Enfin selon lui, être libre, c'est obéir à un Etat fondé sur la Raison. Il y a une congruence entre l'intention de l'auteur et sa démarche qui se veut déductive.

B- Critique externe

Axe 1 : l'Etat fondé sur la raison est facteur de liberté

Arg1 : l'Etat a pour finalité d'assurer la sécurité et de garantir les libertés.

Cf. Spinoza, Traité théologico-politique : « l'Etat est institué pour libérer l'individu, pour qu'il vive autant que possible en sécurité ».

Arg2 : l'Etat est le cadre idéal où l'homme exprime véritablement son humanité et s'épanouit.

Cf. : Hegel, La raison dans l'histoire « C'est seulement dans l'Etat que l'homme a une existence conforme à la raison ».

Axe 2 : L'Etat peut être la cause de la misère humaine

Arg1 : l'Etat est fossoyeur de la liberté. IL incarne le mensonge politique pour mieux assujettir le peuple.

Cf. Max Stirner, L'unique et sa propriété « L'Etat ne poursuit qu'un seul but : limiter, enchaîner, assujettir l'individu »

Arg2 l'Etat est un instrument d'exploitation. L'exercice de l'Etat favorise la minorité bourgeoise au détriment du peuple, le Vrai bénéficiaire.

Cf. Marx et Engels pour qui, dans **le manifeste du parti communiste** : « l'Etat est un instrument de domination pour la classe dominante de la classe prolétarienne. »

Conclusion

En définitive, il convient de noter que si pour les anarchiste, l'Etat est une institution au service des bourgeois et par conséquent qu'il doit disparaître, Spinoza estime au contraire que pour être véritablement libre, l'Eta doit être fondé sur la raison.

COMPETENCE II : TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE L'HOMME DANS LA SOCIÉTÉ

Thème : **Les conditions de la liberté**

LEÇON 1 : LA CONNAISSANCE DE L'HOMME

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Pendant le cours d'EPS, le chef de classe de **la Terminale D1 du Lycée Municipal de SINEMATIALI**, d'ordinaire calme et respectueux, agresse violemment sa voisine. Pour comprendre le comportement imprévisible de leur camarade, les élèves cherchent à connaître les caractéristiques de l'homme, établir le lien entre le déterminisme psychologique et la responsabilité humaine et apprécier la complexité de la nature humaine.

INTRODUCTION

Selon la philosophie classique, la conscience apparait comme la faculté qui en l'homme lui permet de connaitre aussi bien le monde extérieur que son vécu intérieur. Par elle la connaissance de l'homme serait donc possible. Elle se présente comme l'unique élément du psychisme humain et siège de toutes nos actions. Mais au regard des nombreux actes « involontaires » dont le sens échappe à la conscience on pourrait se demander si la connaissance de l'homme est possible.

I- L'HOMME UN ETRE DE CONSCIENCE ET LA LIBERT

A- La découverte du cogito

L'homme de prime abord se présente comme un animal. Mais ce qui le distingue fondamentalement de l'animal c'est sa conscience, faculté de réflexion et de discernement. La conscience apparait ainsi comme la caractéristique essentielle de l'homme. On dira qu'elle est l'essence de l'homme, sa nature. En d'autre terme elle fait ce qui fait de l'homme ce qu'il est et pas autre chose. L'homme se définit par la conscience ; telle est la conclusion à laquelle aboutit **DESCARTES (1596-1650)**. En effet voulant trouver un fondement sûr à la connaissance **DESCARTES** décide de faire table

rase de toutes ses connaissances antérieures et de faire passer tout à l'épreuve du doute. Ainsi la connaissance qui résisterait au doute pourrait être tenue pour vraie et certaine. Le doute cartésien porte dans un premier temps sur les connaissances acquises ensuite sur la réalité du monde extérieur et enfin sur le corps. L'unique certitude qui résiste au doute est celle livrée par l'énoncé "cogito ergo sum" : je pense donc je suis Discours de la méthode (1637, Paris, Ed. J'ai lu, Coll. Libro, 2018, p40). Le cogito est l'affirmation que l'homme n'est que pensée. On comprend dès lors cette conclusion à laquelle aboutit **DESCARTES** : « je conclus par là que j'étais une substance dont toute la nature ou l'essence n'est que de penser » Discours de la méthode (1637, Paris, Ed. J'ai lu, Coll. Libro, 2018, p40). L'homme se définit donc par la conscience. Ce point de vue transparaît dans les propos de : **Blaise PASCAL (1623-2662)** peut dire : « Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds). Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute. ». Pensées, 1669 ; Pensée 347, Paris, Gallimard, 1954, p.115. S'il est vrai que l'homme se définit par la conscience, il importe de savoir ce qu'elle est.

B) Définition de la conscience

Etymologiquement le mot conscience dérive de cum qui veut dire avec et sciencia qui veut dire savoir. Ce qui revient à dire que la conscience est sue avec ou se savoir. Et selon **André LALANDE (1896-1963)** « la conscience est l'intuition plus ou moins complète, plus ou moins claire qu'a l'esprit de ses états et de ses actes ». Vocabulaire technique et critique de la philosophie, 1926, Paris, PUF, 2010. La conscience ainsi définie se présente sous deux formes : la conscience morale et la conscience psychologique.

***La conscience morale** : c'est la faculté qu'a le sujet de distinguer le bien du mal, de juger et de se décider en se référant à cette distinction. Par la conscience morale le sujet se fait juge de ses actes selon les valeurs et les obligations de la vertu.

***La conscience psychologique** : c'est la faculté qui permet au sujet de prendre conscience de lui-même et du monde extérieur. Cette connaissance qu'a le sujet peut être spontanée ou réfléchi, on parlera alors de conscience ou conscience réfléchie.

*la conscience est dite spontanée : lorsqu' elle est immédiate et directement éprouvée par le sujet à propos d'une idée quelconque. Elle relève de l'instinct, l'homme l'a en

commun avec l'animal. Cette conscience est spontanée parce qu'elle relève de l'instinct diffère de la conscience réfléchie

***la conscience réfléchie** : c'est le niveau où le sujet arrive à prendre conscience de ses différents états et à se saisir comme celui à qui ces états se rapportent. Par la conscience réfléchie l'homme s'appréhende comme sujet de ses actes. Ce niveau de conscience est l'apanage de l'homme. Il importe de savoir quel avantage tire l'homme de la conscience.

N.B : Notons toutefois qu'il ne s'agit pas de l'existence en l'homme de deux consciences radicalement différentes ; mais seulement d'une seule et même faculté qui s'exerce différemment dans des circonstances variées.

II- LA CONSCIENCE, EXPRESSION DE LA SUPERIORITE ET DE LA LIBERTE DE L'HOMME

A- La conscience comme marque de la grandeur de l'homme

L'homme du fait qu'il soit doté de conscience se rend compte qu'il n'est pas chose parmi les choses. En effet la conscience fait de l'homme un être moral qui non seulement distingue le bien du mal, mais en plus engage dans le sens du bien contrairement à l'animal qui n'en fait aucune distinction. Faisant l'apologie de la conscience morale **Jean-Jacques ROUSSEAU (1717-1778)** pouvait parler d'elle en ces termes élogieux : « *Conscience ! Conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal qui rend l'homme semblable à Dieu. C'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions* ». **Emile ou De l'Education**, 1762, Paris, Garnier, 1966, p.351. En plus grâce à la conscience l'homme a un pouvoir sur la nature, il la dompte et la transforme selon sa volonté et en devient ainsi l'expression cartésienne Maître et Possesseur. C'est ce qui fait dire à **KANT (1724-1804)** : « *le fait que l'homme puisse avoir le je dans sa représentation l'élève infiniment au-dessus de tous les êtres vivants sur terre.*» **Anthropologie du point de vue pragmatique**, 1798, Paris, Vrin, 2002, p.17

B) La conscience comme expression de la liberté humaine

Si comme le montre la philosophie classique être conscient, c'est être responsable des actes que nous posons et de tout ce qui nous arrive en bien et en mal. En effet à travers l'introspection telle que proposée par **DESCARTES** qui est l'acte de réflexion par

lequel le sujet se retourne sur lui-même pour s'observer. La conscience peut donc rendre compte de toute la vie psychique, tout ce qui est présent dans la conscience est su par le sujet. Comme le dit **DESCARTES** : « *il ne peut y avoir en nous aucune pensée de laquelle du moment qu'elle est en nous, nous n'ayons une actuelle connaissance.* ». **Méditation métaphysique.** Il va s'en dire que tout acte que l'on pose est un acte éclairé par la conscience. Guider par cette conscience, il opère des choix en toute connaissance de cause quand il est vrai que ces choix sont les résultats d'une réflexion. En s'engageant par rapport à ses différents choix l'homme affirme sa responsabilité. Il ne peut par conséquent rejeter la faute ni sur autrui ni sur une autre instance psychique. Etant entendue que la conscience est l'unique élément du psychisme. C'est en cela que DESCARTES parlera du libre arbitre. Le libre arbitre est la puissance qu'a le sujet de faire ou de ne pas faire, il est l'expression de notre volonté. La volonté est le pouvoir de se déterminer par rapport à des motifs ou raison. Si l'homme agit selon sa volonté, or comme le dit **DESCARTES** : « *il n'y a point de différence entre ce qui est libre et sa volonté, donc l'homme est libre.* » **Méditation métaphysique.** La conscience est en somme l'expression de la liberté humaine, elle est faculté d'auto-détermination.

Il ressort que l'homme se définit par la conscience qui se rapporte comme la seule réalité du psychisme. Elle permet à l'homme de se reconnaître et d'affirmer sa liberté dans l'action. Si comme l'affirme le rationalisme l'homme sait tout ce qui se passe en lui, tout ce qu'il fait, comment expliquer les actes involontaires et incontrôlés qu'il pose très souvent. N'aurait-il pas une autre instance psychique qui serait le siège de ses actes?

II- L'HOMME - UN ETRE DETERMINE PAR L'INCONSCIENT

A) Les preuves de l'inconscient

Si pour la philosophie classique la conscience est appréhendée comme le seul élément de la vie psychique, les découvertes opérées par la psychanalyse vont remettre en cause cette conception. En effet selon le psychanalyste autrichien Freud : la conscience n'est qu'une infirme partie du psychisme dont la lumière n'éclaire que la partie superficielle. Il va s'en dire que la partie superficielle réside dans une obscurité difficilement pénétrable. Cette zone est appelée l'inconscient psychique. **Freud** affirme à cet effet que : « *L'inconscient serait un grand cercle qui renfermerait la conscience dans un cercle plus petit.* » **L'interprétation des rêves.** Pour soutenir cette thèse Freud

avance 03 trois preuves : les actes manqués, les rêves et les manifestations pathologiques.

***Les actes manqués** : ce sont des actes qui contredisent les intentions premières. Selon Freud ses actes représentent l'irruption de l'inconscient dans la vie quotidienne à travers des actes involontaires accompli par le sujet.

***Les rêves** : le rêve est une réalisation inconsciente qui s'active involontairement. En effet pendant le sommeil le mécanisme de refoulement qui devrait empêcher la réalisation de l'inconscient perd en partie sa vigilance laissant ainsi l'inconscient s'exprimer.

***Les manifestations pathologiques** : l'impulsion et tendance inconsciente peut aussi réapparaître sous forme de maladie psychique. On peut citer la névrose et le psy cause.

B) Définition et formation de l'inconscient

Il a fallu attendre la fin du XIXe siècle pour découvrir réellement le terme inconscient avec le médecin, neurologue, psychanalyste et thérapeute Autrichien **Sigmund FREUD. (1856-1939)**. Que désigne donc ce terme "inconscient" ?

Au sens moral, le terme inconscient est utilisé comme simple adjectif qualificatif pour désigner l'état de quelqu'un qui ne mesure pas l'ampleur de ses actes, qui agit contre les valeurs morales, de façon irresponsable et démesurée. Mais dans une approche psychologique, l'inconscient selon Freud, se définit comme l'ensemble des phénomènes, des actes ou conduites qui échappent au contrôle de la conscience et qui pourtant influence les comportements et conduite de l'homme. À la vérité, pour définir l'inconscient psychique, Freud fait recours à la psychanalyse qui peut être entendue comme une science, une méthode thérapeutique qui étudie et traite les phénomènes ou les désordres névrotiques. L'inconscient s'explique par le refoulement qui est le processus par lequel la conscience morale se force de repousser et de maintenir hors de la conscience des représentations dont l'émergence au niveau de la conscience est incompatible avec les exigences morales. Ces représentations psychiques ainsi refoulées ne cessent pas pour autant d'exister. Elle forme une structure autonome au sein du psychisme appelé inconscient psychique.

Freud distingue 03 trois instances du schématisant la vie psychisme : le ça, le surmoi, le moi.

***Le ça :** c'est la partie passionnaire instinctive et animale de l'homme. Il est le désir et réservoir des représentations refoulées, il cherche à se réaliser ici et maintenant en faisant fi des interdits et lois.

***Le surmoi :** c'est la conscience morale, il est constitué des interdits sociaux et des obligations morales inculquées à l'individu par l'éducation. Il exerce une surveillance sévère sur le ça. Il est le lieu où s'effectue la censure, le refoulement des désirs et représentations issue de ça.

***Le moi :** c'est la personnalité, la conscience. Il est tiraillé entre les exigences du ça et les impératifs du surmoi. En cas de faiblesse du surmoi il devient esclave du ça.

Le fonctionnement du psychisme selon Freud se fait comme suite : un désir issu du ça cherchant à se réaliser dans le moi. Mais étant incompatible avec les exigences morales et sociales, il est refoulé par le surmoi dans le ça. Le désir ainsi refoulé dans le ça va se déguiser pour tenter de réapparaître dans le moi.

De cette division du psychisme on peut dire que l'inconscient représente le psychisme. Car si toutes nos pensées ne sont pas conscientes elles ont pour résidences premières l'inconscient.

Selon Freud la violence est naturelle à l'homme. Cela se justifie par le fait que les pulsions contenues dans le ça visent à détruire toutes choses. L'homme déterminé par le ça reste un animal violent au fond de lui-même. La censure représentée par l'éducation et les lois n'ont pas un pouvoir absolu dans la mesure où très souvent de brusque libération d'agressivité, de pulsions surviennent.

III- LE DETERMINISME PSYCHOLOGIQUE ET LA QUESTION DE LA RESPONSABILITE

A- L'inconscient et la question de la liberté

Freud pour montrer le rôle primordial que joue l'inconscient au niveau des comportements et les choix de l'homme s'appuie sur la théorie de la libido. Cette théorie montre l'influent de l'inconscient dans la formation de la personnalité. Cette théorie soutient que la vie sexuelle de l'individu commence depuis sa tendre enfance. A chaque stade correspond une forme de sexualité. On a : le stade buccal, le stade sadique-anal, le stade phallique, le stade de la puberté. Lorsqu'un stade n'est pas franchi totalement il agit sur le comportement de l'adulte. L'avarice, la méchanceté, les gourmandises sont

autant de comportement névrotique qui trouve leur origine dans l'enfance et s'explique par le fait que la libido est restée bloquée dans un stade. On peut donc dire que nous sommes entant qu'adulte ce que notre enfance nous a fait être. Mieux, le passé détermine le présent et l'avenir. A la suite du poète **WORDSWORTH** on peut donc soutenir que : « *l'enfant est le père de l'homme.* ». Prélude

Par ailleurs selon la théorie freudienne l'inconscient est au fondement non seulement de nos actions mais aussi de nos choix professionnels de nos conventions religieuses. C'est ce que Freud a appelé la sublimation. La sublimation est la satisfaction substitutive et symbolique des désirs refoulés afin de les rendre acceptable à la société (Ex : la chirurgie, la boucherie).

Sigmund FREUD dans son œuvre Essai de psychanalyse appliquée (Paris, Gallimard, 1933, p.146) atteste que désormais « (...) *le moi n'est pas maître dans sa propre maison* ». Car l'inconscient occupe à lui seul les 90% du psychisme (9/10ème).

La conscience ne peut plus être appréhendée comme le siège de toutes nos actions. Certes elle agit mais elle ignore les causes qui la poussent à agir. Elle est déterminée et gouverner par l'inconscient et se présente comme un simple exécutant des ordres de celui-ci. C'est ainsi que **PAUL VALERY** affirme que : « *la conscience règne mais elle ne gouverne pas.* » La liberté liée à la conscience devient illusoire l'homme n'est plus responsable de ses actes. Cela va engendrer les critiques à l'encontre de l'inconscient.

B- Les critiques de l'inconscient

Si l'homme est déresponsabilisé voir même déshumanisé par la théorie freudienne, cela est une porte ouverte à tous les abus, une excuse a une vie dérégulée et immorale. Les moralistes rejettent la thèse de l'inconscient qui déterminerait l'homme. Ainsi pour eux admettre un psychisme inconscient siège de nos actes, c'est porter atteinte à la morale. La morale selon eux consiste à se référer à la conscience qui est le seul élément de la vie psychique. **ALAIN** rejette la théorie freudienne de l'inconscient car selon lui : « *Le freudisme si fameux est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable, d'après des signes tout à fait ordinaires* » Eléments de philosophie, Paris, Gallimard, 1941, p.47. À travers cette idée, Alain nous montre que parler de l'inconscient chez l'homme c'est le dévaloriser, c'est le réduire à un simple animal, un mécanisme irresponsable de ses actes. En clair si ce philosophe refuse de parler d'un psychisme

inconscient, c'est parce que selon lui toute pensée et tous nos sentiments sont conscients et volontaires

Par ailleurs pour l'existentialisme athée, il faut sauvegarder la liberté souveraine de la conscience. En effet ce qui est au fondement de l'homme c'est sa liberté. Lui nier cette liberté c'est le déposséder de toute sa substance existentielle. Ainsi selon **SARTRE J.P**, l'inconscient apparait comme l'un des déterminismes que l'homme s'invente par faiblesse ou par lâcheté pour ne pas assumer sa responsabilité. Selon lui, on ne peut pas concevoir un psychisme qui soit ignorant de lui-même. Ainsi pour **Jean-Paul SARTRE**, évoquer l'idée d'inconscient c'est faire preuve de mauvaise foi. À ce propos, il soutient en ces termes : « *L'être humain est un être en situation qui malgré les conditions particulières d'existence agit toujours en toute liberté et en toute connaissance de cause* » **L'Être et le néant**, Paris, Gallimard, 1943, p.103.

Pour finir, disons ici que la théorie freudienne de l'inconscient implique nécessairement des dangers d'ordre moral comme la justification de l'irresponsabilité et de l'immoralité de l'homme ; mieux, admettre l'idée de l'inconscient c'est déposséder l'homme de sa dignité et de sa responsabilité.

CONCLUSION

Si l'homme se définit par la conscience, il est déterminé par l'inconscient, il se présente donc comme un être pluridimensionnel. Sa nature complexe rend sa liberté problématique. Mais la liberté ne se réduit pas en un conflit intérieur quand il est vrai que l'homme est un être qui vit en société.

Je m'exerce

Sujet1 : La conscience préserve-t-elle l'homme de la barbarie ?

Sujet2 : Peut-on se fier à la conscience ?

Sujet3 : Sommes-nous gouvernés par l'inconscient ?

Sujet4 : L'homme se réduit-il à la conscience ?

Texte N°1

Comment n'être pas frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, de fabriquer n'importe quel objet, enfin d'acquérir n'importe quelle habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animale le mieux doué, même chez le singe ? La caractéristique cérébrale de l'homme est là. Le cerveau humain est fait, comme tout cerveau, pour monter des mécanismes moteurs et pour nous laisser choisir parmi eux, à un instant quelconque, celui que nous mettrons en mouvement par un jeu de déclic. Mais il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre des mécanismes qu'il peut monter, et par conséquent le nombre des déclics entre lesquels il donne le choix, est indéfini. Or, du limité à l'illimité il y a toute la distance du fermé à l'ouvert. Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature.

Radicale aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent, et la conscience humaine.

Henri BERGSON, L'évolution créatrice.

Texte N°2

On nous conteste de tout côté le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires, aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsions chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine, et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques.

Sigmund FREUD, Métapsychologie

EXEMPLE DE SITUATION D'APPRENTISSAGE

Dans le cadre de ses activités socioculturelles, le club de philosophie de **Lycée Municipal de SINEMATIALI** organise une conférence sur la vie en société dans laquelle participent les élèves de TD1. Pour mieux comprendre les arguments du conférencier sur la complexité de la vie en société, les élèves de retour en classe, cherchent à connaître la nature sociale de l'homme, les fondements de la société, expliquer l'omniprésence de la violence dans la société et apprécier le rôle d'autrui dans la manifestation de la liberté.

INTRODUCTION

Faisant la genèse de la cité, **PLATON (428-348 av. J.-C. grec)**, dans **La République**, livre II, écrit que « *ce qui donne naissance à une cité, c'est, l'impuissance où se trouve chaque individu de se suffire à lui-même, et le besoin qu'il éprouve d'une foule de choses* ». La société avec ses institutions, tel que l'État, qui lui sont étroitement liées se présente dès lors comme le lieu de la solidarité entre les hommes. Autrement dit, un homme n'est homme que s'il vit parmi les siens. Cependant, la vie sociale est souvent le lieu de la violence causée par autrui ou même l'État qui la rend invivable. Question fondamentale alors, la société compromet-elle la liberté de l'individu ?

I- **L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE SOCIAL**

L'homme, comme d'autres espèces animales, est un être qui vit en société. Mais qu'est-ce que la société ?

De son **étymologie latine "societas"** la société signifie compagnon. Elle est caractérisée par une association organisée d'individus en vue de l'intérêt général du groupe. La société humaine à la différence de la société animale, est un « ensemble d'êtres humains dont les relations sont organisées par des institutions et éventuellement garanties par des sanctions qui font ressentir à chaque membre associé le poids de la collectivité », selon **Gérard DUROZOI** et **André Roussel** dans **Dictionnaire de Philosophie**.

A l'état de nature où les hommes vivaient épars dans la nature, outre l'insécurité qui régnait, l'existence humaine était quasi médiocre, misérable faute d'union. « *Ce n'est pas seulement parce qu'elle protège contre les ennemis que la société est très utile et même nécessaire au plus haut point, c'est aussi parce qu'elle permet de réunir un grand*

nombre de commodités », écrit **SPINOZA (1632-1677 hollandais)** dans Traité théologico-politique. En d'autres mots, la société rend l'existence humaine plus facile, agréable et confortable.

Si naturellement « *l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature* », comme le dit **Blaise PASCAL (1623-1662 fçs)** dans Pensées, alors il ne doit sa survie qu'à sa capacité à s'unir avec les siens, à s'associer à ses semblables afin de constituer une communauté plus forte par la mise en commun des individualités naturelles. En d'autres termes, « *C'est par la société seule que l'homme est capable de suppléer à ses déficiences (...) La société compense toutes ses infirmités* », écrit **David HUME (1711-1776 angl.)** dans Traité de la nature humaine. La société est ce qui comble toutes les insuffisances, les imperfections de l'homme dues à la nature, en lui inculquant des valeurs telles que la morale et la solidarité. C'est dans la société que l'homme s'éduque et se construit ainsi une personnalité.

En somme, pour toutes ces raisons il est évident que l'homme ne peut exister humainement que dans la société des hommes. Alors « *quiconque est incapable de vivre dans la société des hommes ou n'en éprouve nullement le besoin est une bête ou un dieu* », selon **ARISTOTE (384-322 av. J.-C. grec)** dans Politique. Autrement dit, la société étant une réalité propre à l'homme. Mais L'État favorise-t-il la liberté de l'homme ou se présente-t-il comme un obstacle majeur à cette liberté ?

II- LES RAPPORTS DE L'ÉTAT À LA LIBERTÉ HUMAINE

Au sens du droit constitutionnel, l'État peut se définir comme l'organisation d'une collectivité autour d'un pouvoir politique et vivant sur un territoire donné, bien délimité. L'État implique l'existence d'institutions politiques, judiciaires, militaires, administratifs, économique, etc.

L'État est surtout une personne morale garante de la liberté, de la sécurité et du bonheur de ses citoyens. Ainsi, il se propose d'accomplir, par-delà les changements politiques, les missions d'épanouissement et de paix. C'est dans ce sens qu'on parle de continuité de l'État pour exprimer le fait que les hommes passent, mais l'institution qu'est l'État reste et demeure avec les mêmes nobles objectifs.

Quant à la notion de Nation, elle désigne un ensemble d'individu politiquement unit de fait et de volonté. Cela suppose une unité historique, linguistique, culturelle et économique plus ou moins forte. Ainsi, c'est la volonté de vivre ensemble qui caractérise

la vie nationale. Elle est l'œuvre du temps. Car elle implique que l'on taise toutes les considérations d'ordre tribal, régional, ethnique et même religieuse pour aller à la rencontre de l'autre pour construire ensemble le futur.

A- La justice comme finalité de l'État et de la Nation

Certains philosophes du contrat tels que Thomas HOBBS (1588-1679 angl.) et bien d'autres encore sont d'accord pour dire que l'état de nature est liberticide. Friedrich **HEGEL (1770-1831 all.)** dans Propédeutique philosophique écrit que : « *l'état de nature est l'état de rudesse, de violence et d'injustice. Il faut que les hommes sortent de cet état pour constituer une société qui soit État* ». C'est-à-dire que l'état de nature étant un état de violence ; un état où règne la loi du plus fort, il faut nécessairement le quitter pour un état plus sûr pour le genre humain. Un état où règnent le droit et la justice : cet état est ce que l'on nomme l'État. C'est pour quoi **Jean-Jacques ROUSSEAU** dit qu'il n'y a que « *la force de l'État qui fasse la liberté de ses membres* », dans Du contrat social.

La finalité de l'État est donc de protéger l'individu contre l'arbitraire, l'injustice et la violence. L'État est chargé de veiller à la quiétude des citoyens. « *Ce n'est pas pour tenir l'homme par la crainte et faire qu'il appartienne à un autre que l'État est institué ; au contraire c'est pour libérer l'individu de la crainte, pour qu'il vive autant que possible en sécurité, c'est-à-dire conserve, aussi bien qu'il se pourra, sans dommage pour autrui, son droit naturel d'exister et d'agir* », écrit **SPINOZA** dans Traité théologico-politique. En d'autres mots, « *La fin de l'État est donc en réalité la liberté* ». En cela, l'État favorise la coexistence pacifique et la cohésion sociale.

Par conséquent, c'est au sein de l'État que l'individu peut être véritablement heureux. En garantissant la liberté et la sécurité pour tous sans exclusif, l'État protège non seulement les biens et intérêts de ses citoyens, mais il permet aussi à tout un chacun de vaquer librement à ses occupations.

Aussi, l'État garantit aux citoyens les meilleures conditions de vie par la mise à disposition de moyens et infrastructures propres à favoriser le bonheur. Par exemple, la construction des centres de santé, les infrastructures éducatives... **HEGEL** ne dit pas le contraire lorsqu'il affirme « *C'est dans l'État que l'homme trouve sa plus haute et pleine réalisation* ». Autrement dit, l'État représente le lieu où l'homme peut s'épanouir.

En somme, la sécurité, la liberté et le bien-être des citoyens sont la raison d'être de tout État légalement constitué. Toutefois, les institutions étatiques et sociales chargées de protéger et de garantir le bien-être des associés se transforment souvent en ennemi de l'individu. Mais comment se manifeste concrètement cette perversion de l'État ou ce fourvoiement de l'État dans sa mission initiale ?

Transformer en une instance liberticide. C'est sans doute ce qui explique l'omniprésence de la violence dans l'espace social.

B- L'abus du pouvoir comme liberticide.

De par sa structure et son organisation, l'État est indissociable du pouvoir, de l'autorité. Or le pouvoir lui-même est un moyen de coercition, de contrainte dont dispose l'État pour aliéner les citoyens. Car comme le note **Max STIRNER** « *l'Etat ne poursuit jamais qu'un but, limiter, enchaîner, assujettir l'individu, le subordonner à une généralité quelconque* », **L'Unique et sa propriété**. C'est également ce que **Karl Marx (1818-1883)** et **Friedrich Engels (1820-1895)** constatent dans la société divisée en deux classes (bourgeoise et prolétaires). Ils notent à cet effet dans **Manifeste du parti communiste** que « *L'État se présente comme un ensemble d'instruments de domination au service de la classe domination* ». En d'autres termes, l'État n'est constitué qu'en vue de défendre des intérêts et propriétés égoïstes de la bourgeoisie.

Aussi, pour l'anarchisme (doctrine politique qui érige en principe de gouvernement l'absence de toute autorité centralisée), l'État fonctionne en réalité sur la base de la contrainte pour l'individu. Par ses appareils (**ARE et AIE**) de répression, il impose ses lois, son diktat aux individus. Le faisant, l'État viole les libertés individuelles et collectives. Comme on peut le lire dans **Étatisme et anarchisme** de l'anarchiste **Mikhaïl Aleksandrovitch BAKOUNINE (1814-1876)** : « *l'État est un vaste cimetière où viennent s'enterrer les manifestations des libertés individuelles* ». En clair, l'État vit de l'immolation, du sacrifice des libertés individuelles. Comparant l'État à l'Église, **BAKOUNINE** écrit : « *l'État, c'est l'autel de la religion politique sur lequel la société naturelle est toujours immolée : une universalité dévorante, vivant de sacrifices humains, comme l'Église. L'État, je le répète encore, est le frère cadet de l'Église* », dans la Revue intitulée **Le Progrès, n°9**.

L'État également use du discours de la démagogie pour réaliser ses sales besognes. Les termes tels que "la république", "la nation", "la partie" et même "nous

sommes tous membres de l'État" ne sont que des discours idéologiques pour tromper le peuple. Car ils les utilisent pour voiler leurs mascarades politiques. C'est pourquoi **Friedrich Wilhelm NIETZSCHE (1844-1900)** affirme dans **Ainsi parlait Zarathoustra** que « *L'État est le plus froid de tous les monstres froids. Il ment froidement et voici le mensonge qui sort de sa bouche : moi l'État je suis le peuple* ». L'État fait donc du peuple un moyen et non une fin pour atteindre ses objectifs.

En somme, il peut arriver que l'État se démarque de sa mission première qui est de garantir la liberté et le bien-être des citoyens. L'État peut se fourvoyer dans sa mission et se

LE RÔLE D'AUTRUI DANS LA MANIFESTATION DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME

Avec **Jean Paul SARTRE (1905-1980)** dans **l'Être et le Néant** : « *Autrui, c'est l'autre, c'est-à-dire le moi qui n'est pas moi* ». Alors de cette définition, autrui présente double visage : un proche et aussi un ennemi. De ce fait, qui est autrui pour l'homme ? Est-il condition de bonheur ou sources d'asservissement ?

A- Autrui comme source de réalisation

En toute évidence, la société étant une réalité propre à l'homme, celui-ci ne peut s'épanouir effectivement qu'avec les siens. En effet, la relation d'autrui à autrui commence par ces propos de Dieu : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui* », dans **Genèse Ch. 2. V. 18**. Dans la joie comme dans la souffrance, l'homme a besoin de son semblable. C'est la présence des autres qui rend notre joie épanouissante. C'est aussi l'absence des autres qui rend notre souffrance éternelle et malheureuse. « *Chacun se croit seul en enfer et c'est cela l'enfer* », écrit **René GIRARD (né en 1923)** dans **Mensonge romantique et Vérité romanesque**. Autrement dit, la solitude est infernale. Une joie solitaire ne rime à rien de bon, pire elle se dégrade rapidement en tristesse. Alors qu'une souffrance dans l'amour des autres est vite apaisée, sinon transformée en joie.

Aussi autrui est source de perfectionnement et de connaissance de soi. En effet, à travers le regard objectif d'autrui, nous pouvons nous apprécier réellement tel que nous sommes. « *L'âme aussi, si elle veut se connaître elle-même, doit regarder dans une âme* », nous écrit **PLATON (427-347 av. J.-C.)** dans **Alcibiade**. « *Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même* », renchérit **Jean Paul SARTRE** dans **l'Être et le**

Néant. En somme, la connaissance de soi passe nécessairement par la médiation de l'autre, il est notre miroir.

Enfin, c'est grâce à autrui que l'homme forge son être, s'humanise. L'homme, à sa naissance dispose toutes les facultés humaines mais il lui faut la rencontre avec autrui pour les développer. Dans sa vie de solitude, il perdait les caractères humains et se comporterait comme un animal. C'est bien ce que **Lucien MALSON**, dans son oeuvre intitulé, **les enfants sauvages** traduit en ces termes : « *les enfants abandonnés et qui ont grandi auprès des animaux en adoptent tous leurs comportements et certains d'entre eux ne pourront même pas apprendre à parler* ». En clair, « *la meilleure richesse de l'homme, c'est l'homme* » peut-on lire dans **Sous l'orage** de **Seydou Badian KOUYATÉ**.

En définitive, aucune existence ne vaut la peine d'être vécu à l'exclusion des autres. Elle est à la limite impossible. Quel que soit les problèmes rencontrés avec l'autre, il reste uni à nous de la même manière dont le jour reste éternellement lié à la nuit. Mais la méchanceté des autres ne nous poussent souvent pas à vouloir s'isoler ?

B- Autrui comme source de conflit

Nos relations à autrui sont souvent difficiles jusqu'au point où nous désirons parfois être seul, au pire des cas voir autrui disparaître. Il devient dès lors l'ennemi qui tente de nous assujettir, de nous exploiter à son propre compte. C'est ce que nous constatons avec **Friedrich NIETZSCHE (1844-1900)** pour qui la vie serait de dominer voire même tuer l'autre pour exister. Il écrit dans **Par-delà le bien et le mal** que « *vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger (...) ou tout au moins (c'est la solution la plus douce), l'exploiter* » En d'autres termes, la vie communautaire est une lutte si l'on veut vivre en liberté. Car selon l'adage : « La vie est un combat ».

Aussi, la nature de nos relations à autrui n'est pas la communion, mais plutôt la contradiction ou l'opposition. Il faut s'opposer systématiquement à l'autre pour accéder à la reconnaissance et à la liberté. Pour **HEGEL (1770-1831)** dans **Phénoménologie de l'esprit**, « *les consciences ne se posent qu'en s'opposant* » ou du moins « *Toute conscience poursuit la mort de l'autre* » En d'autres termes, c'est sous le signe de la contradiction et de la lutte animée par le désir de reconnaissance que les consciences accèdent à la conscience de soi, c'est-à-dire à la liberté (*Voir la Dialectique du maître et de l'esclave et la dialectique de la reconnaissance de Hegel*).

De même, **SARTRE** considère autrui comme une gêne à travers son regard. Lorsque nous sommes en présence d'autrui, la honte fait que nous manquons même nos actes et nous n'arrivons plus à nous maîtriser. Car son regard est chosifiant et aliénant. Il note qu' « être regardé, c'est être agressé ». En d'autres termes : « L'enfer, c'est les autres », **Huis-clos**

En somme, l'isolement de l'homme vient du fait qu'autrui est souvent animé de caractères égoïste, méchant. Il est comme le dit Thomas HOBBS « un loup pour l'homme », Le Léviathan.

CONCLUSION

Tantôt allié incontournable de l'homme, tantôt ennemi, la société reste indéfiniment une réalité indissociable de la réalité humaine. Quoi qu'on dise, l'homme ne peut espérer une existence plus épanouie que parmi les siens malgré les désaccords. Car c'est au sein de celle-ci que l'on peut canaliser toute forme de violence. Cependant, malgré les efforts fournis par chacun, la violence perdure et prend diverses formes de plus en plus inquiétantes. Le dernier refuge de l'homme angoissé semble être la demeure de son créateur Dieu. Alors, la religion peut-elle totalement rassurer l'homme ?

Je m'exerce

Sujet1 : Autrui est-il notre ennemi ?

Sujet2 : L'Etat est-il liberticide ?

Sujet3 : La construction de la nation est-elle possible ?

Texte N°1

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Pensée fait la grandeur de l'homme. Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds). Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de

l'espace et de la durée que nous ne saurons remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Blaise PASCAL (1623-1662), Pensées.

Texte N°2

On nous conteste de tout côté le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires, aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsions chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine, et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques.

Sigmund FREUD, Métapsychologie

Leçon 3 : DIEU ET LA RELIGION

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Au regard des atrocités des attentats et terroristes perpétrés à Bassam et aussi dans le monde, les élèves de la terminale A du **Lycée Municipal de SINEMATIALI**, s'interrogent sur le bien-fondé de la religion. Pour une meilleure connaissance, ils décident de faire des recherches sur la notion de Dieu et le rôle que joue la religion dans la société afin d'apprécier la relation entre la liberté et la pratique religieuse.

INTRODUCTION

L'homme, un être mortel et angoissé par les maux qui minent la société, cherche un refuge, un abri pour se protéger. Alors : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et

chargés, et je vous donnerai du repos » de " **Matthieu 11 :28, du Nouveau Testament** " de **La Bible**, sonne comme le meilleur lieu pour s'abriter. Ainsi, la religion se présente comme la vraie source de libération de l'homme. Mais, ayant pour base la foi, la religion a un caractère dogmatique, c'est-à-dire qu'elle s'oppose à toute critique, et plus, la croyance est aveugle. De ce fait, la pratique religieuse s'impose à l'homme et devient pour lui une aliénation. Question fondamentale alors, la religion libère-t-elle l'homme de ses angoisses, ou au contraire, est-elle elle-même source d'angoisse et donc facteur d'aliénation de l'homme ?

I. LE RÔLE SOCIAL DE LA RELIGION.

A. Approche définitionnelle des notions.

1. Dieu

Du grec « **theos** », Dieu est l'Être Absolu, Parfait, Omniprésent, Suprême...créateur de tous les êtres. **René DESCARTES** dans **Méditations métaphysiques** peut dire que « *Par le nom de Dieu, j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute connaissance, toute puissante, et par laquelle moi-même et toutes les choses [...] ont été créées et produites* ». On peut donc résumer comme **HEGEL** dans **Leçons sur la Philosophie de la religion** que « *Dieu est le commencement et la fin de tout* » ou selon **La Bible** « l'alpha et l'oméga ».

2. La Religion

De son origine latine "**religio**" la religion en français est controversée. Elle dériverait de "**relegere**" qui signifie cueillir, rassembler, respecter, vouer un culte, ou de "**religare**" qui signifie relier. Mais, ces deux origines véhiculent chacune un aspect de ce qu'est la religion. Elle est tout naturellement un lieu d'accueil et de rassemblement pour tous ceux qui sont déçus par la vie d'ici-bas ; ceux qui sont, malheureux, troublés et angoissés. Alors, c'est un lien entre le Dieu créateur et les hommes (**le monothéisme**) ou entre les idoles et les hommes (**le polythéisme**). Pour tout résumer, « *la religion est un ensemble de croyances et de dogmes qui définissent le rapport de l'homme avec le sacré* », selon **Gérard DUROZOI** et **André ROUSSEL** dans **Dictionnaire de Philosophie**.

3. CARACTERISTIQUES DE L'OBLIGATION MORALE(TIeA)

L'obligation morale est ce qui est conforme et imposé par la loi morale. Elle est un impératif qui contraint l'homme moralement ou spirituellement à faire preuve de bonne

foi et à agir conformément à la loi morale. Elle se présente donc comme un devoir envers les lois divines. **Emmanuel KANT** peut dire que « *La religion est la connaissance de tous nos devoirs comme commandements divins* ». C'est-à-dire que l'obligation morale ne consiste qu'au respect des règles que nous inculque la religion. Aussi, dans une conception cartésienne, l'obligation morale est le fait d'agir rationnellement, se laisser guider par sa raison naturelle. Mais la pratique religieuse peut souvent conduire à la perte de soi.

B. LA RELIGION COMME FACTEUR D'HARMONIE ET DE COHÉSION SOCIALE

De son plus grand commandement « l'Amour », la religion est le pilier d'une société idéale et paradisiaque. Selon **Pierre-Joseph PROUDHON (1809-1865)**, la religion participe non seulement à l'édification d'une nation, mais aussi à sa régulation. À travers des principes tels que la fraternité, la solidarité et l'amour du prochain, la religion contribue fortement à forger l'unité nationale. Faisant l'éloge de la religion dans son œuvre intitulée **De la création de l'ordre dans l'humanité**, il écrit que « *c'est elle (la religion) qui cimenter les fondements des sociétés, qui donna l'unité et la personnalité aux nations, qui servit de sanction aux premières législations* ». C'est-à-dire que la pratique religieuse contribue à créer l'esprit patriotique en chaque citoyen.

Aussi, la religion consolide les liens entre les croyants en les rassemblant au sein d'une même communauté religieuse. Elle a pour rôle d'entretenir et de raffermir les liens sociaux entre les membres d'une même communauté et même au-delà. En effet, selon **Émile DURKHEIM (1858-1917)** : « *La religion est un système solidaire de croyances et de pratiques (...) qui unit en une même communauté morale appelée Église tous ceux qui y adhèrent* », dans **Les formes élémentaires de la vie religieuse**.

En somme, la religion peut aider à asseoir l'unité nationale par l'enseignement des valeurs qui prônent l'acceptation de l'autre, comme la tolérance, l'entraide telles que la fraternité et la solidarité. Le faisant, elle participe à la consolidation de la vie sociale.

II. ASPIRATION DE L'HOMME À L'ABSOLU À TRAVERS LA PRATIQUE RELIGIEUSE

L'absolu peut s'entendre comme étant *l'inconditionné, l'éternel, le parfait, la perfection*. Si Dieu est le seul être parfait, la religion est la seule voie qui puisse conduire donc au parfait à l'absolu. On peut donc dire qu'à travers la pratique religieuse, l'homme

visent essentiellement la valeur spirituelle, c'est-à-dire *la sainteté* qui est synonyme de perfection.

Dès lors, la religion en tant que relation au sacré traduit l'aspiration de l'homme à l'absolu. En enseignant l'immortalité de l'âme, la religion donne les moyens à l'homme pour expier ses péchés, afin de parvenir à une certaine perfection, source de salut pour l'âme. Car il est dit que seules les âmes lavées de toutes souillures auront accès au royaume des cieux. C'est donc Dieu qui inspire l'homme dans sa quête de perfection à travers la pratique religieuse.

En somme, la religion entretient et conduit l'homme à la perfection par l'expiation des péchés. Toutefois, la croyance en Dieu peut conduire souvent à la perte de soi. D'où le caractère *ambivalent* de la religion.

III. LE CARACTÈRE AMBIVALENT DE LA RELIGION

Attribuer à la religion une certaine ambivalence, c'est dire qu'elle produit des effets contradictoires sur la liberté. Elle peut être source de liberté pour l'homme comme aussi être source d'aliénation de l'homme.

A. La religion comme condition de libération de l'homme

En premier lieu, il faut reconnaître que la religion est source de liberté et de perfectionnement de l'homme. La religion nous conduit de toute évidence à la libération spirituelle. En effet, la religion permet à l'homme d'expier ses péchés et ses fautes à travers la foi. En un mot, « *dans cette occupation, l'esprit se libère de toutes les finitudes ; elle est la vraie libération de l'homme et la liberté même* », selon **Hegel (1770-1831) dans Leçons sur la philosophie de la religion**. En d'autres termes, la religion incarne la perfection et la liberté éternelle.

Par ailleurs, la religion est source de connaissance permettant d'éclairer les croyants afin de choisir le vrai chemin de libération. Car celui qui n'est pas éclairé par la religion est semblable à un aveugle en perdition. **JESUS** dit ceci : « *si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse* », "**Matthieu 15 :14**". Alors la religion est considérée comme guide éclairé de l'homme.

La religion est également une école pour les croyants, car elle leur inculque les valeurs morales par ses enseignements. C'est pourquoi **VOLTAIRE** pense que « *si Dieu n'existait pas, il valait l'inventer* ». Pour lui, Dieu est pour l'homme la condition sine qua

non de son existence. Car pour **Sigmund FREUD** : « *la religion est le remède contre l'angoisse de la mort et de la misère* ». Cela pour dire qu'elle nous apporte des solutions face à nos peines.

En somme, par les vertus qu'elle enseigne, la religion permet à l'homme de se parfaire mais aussi d'atteindre la liberté spirituelle. Cependant la foi laisse peu de place à la raison. Le faisant, elle peut conduire à la perte de l'individu. *Alors, la religion est-elle uniquement source de liberté ? Ne conduit-elle pas souvent à l'aliénation de l'homme ?*

A. La religion, une aliénation de la liberté

Le premier constat est que la religion peut être un facteur de division et de déshumanisation. En effet, au nom de Dieu, l'humanité a connu les guerres les plus atroces de son histoire : croisade par ici, guerre sainte par là. L'actualité brûlante du terrorisme religieux dans les quatre coins du monde ne fait renforcer cette assertion : « *les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes (trompeurs), plus cruels, plus séditieux (révolté), que quand ils se sont persuadés que la religion leur permettait ou leur ordonnait de l'être* », selon **Paul Henri Dietrich d'Holbach (1723-1789)** dans **Système de la Nature**. En un mot, la religion rend l'homme plus cruel, plus violent et méchant qu'il ne l'est naturellement. *Le fanatisme et l'extrémisme* religieux trouvent leur fondement dans la conviction que Dieu cautionne ou recommande la persécution de tous ceux qui ne partagent pas notre foi religieuse.

Outre cela, la religion est présentée par certains philosophes tels que **Ludwig FEUERBACH (1804-1872), NIETZSCHE, BAKOUNINE**...comme une illusion aliénante. Selon **FEUERBACH**, la religion dépouille l'homme de son essence. Car pour que Dieu soit tout et riche, il faut que l'homme ne soit rien et pauvre, pense-t-il. « *L'homme nie en face de Dieu son savoir et sa pensée, pour poser en Dieu son savoir et sa pensée* », sinon « *L'homme affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même* », écrit-il dans **l'Essence du christianisme**. En d'autres termes, la religion réduit l'homme à l'impuissance existentielle. Elle rend l'homme totalement dépendant d'un être fictif l'empêchant ainsi de se prendre soi-même en charge. **NIETZSCHE** pense de ce fait que « *la religion est une pure invention humaine. Elle n'est en aucun contact avec la réalité* », **Antéchrist**. Et pour **BAKOUNINE**, « *l'existence de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaine* ». En clair, la religion prive l'homme de sa raison et le rend comme un être inconscient.

Aussi, la religion constitue une source d'exploitation. Elle est utilisée par les missionnaires pour exploiter et abrutir les africains. Elle a donc servi de canal à ceux-ci dans crime humanitaire nommé l'esclavage. Le marxisme dénonce d'ailleurs que la religion est utilisée comme un appât pour endormir la conscience des hommes afin de les dompter. **Karl MARX note** : « *la religion est l'opium du peuple* », **Critique de la philosophie du droit de HEGEL.**

En somme, la religion vise à faire vivre l'homme dans la contrainte, la crainte et la soumission, tel un esclave. Par ailleurs, elle est source de violences atroces et déshumanisantes à travers les actes de terrorisme religieux.

CONCLUSION

Malgré les restrictions et les obligations qu'elle nous impose, la religion est source de liberté. C'est ce qu'il convient de nommer la liberté dans la servitude. Cependant, il faut proscrire le fanatisme, le dogmatisme et l'extrémisme religieux. Car ils sont sources de troubles sociaux. C'est dans ce sens qu'il faut savoir raison garder et faire la part des choses par rapport au terrorisme islamique de nos jours. En effet, tout comme **Richard LAHAUTIERE (1813-1882)** nous croyons fermement que « *si Dieu existe, il doit maudire et damner tous ces prétendus représentants qui prêchent le ciel et pillent la terre* », dans **Petit catéchisme de la réforme.** Car ceux-ci n'honorent point, par leurs actions, la religion encore moins Dieu.

Je m'exerce

Sujet1 : La liberté religieuse relève-t-elle de l'utopie ?

Sujet2 : La foi exclut-elle systématiquement la raison ?

Sujet3 : La religion est-elle innée en l'homme ?

Texte N°1

Ces idées religieuses, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé – protégé en étant aimé – besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la

Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées non réalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres du temps et le lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux.

Freud, L'avenir d'une illusion

Texte N°2

L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire, du peuple, c'est l'exigence de son bonheur réel. Exiger de renoncer aux illusions relatives à son état, c'est exiger de renoncer à une situation qui a besoin de l'illusion. La critique de la religion est donc en germe la critique de la vallée de larmes dont l'auréole est la religion. La critique a arraché les fleurs imaginaires de la chaîne, non pour que l'homme porte sa chaîne sans consolation et sans fantaisie, mais pour qu'il rejette la chaîne et cueille la fleur vivante. La critique de la religion désillusionne l'homme afin qu'il réfléchisse, qu'il agisse, qu'il élabore sa réalité, comme le fait un homme désillusionné, devenu raisonnable, afin qu'il gravite autour de son véritable soleil, La religion n'est que le soleil illusoire qui se meut autour de l'homme tant que ce dernier ne se meut pas autour de soi-même. C'est donc la tâche de l'histoire d'établir la vérité de l'ici-bas, après qu'a disparu l'au-delà de la vérité. C'est en premier lieu la tâche de la philosophie, qui est au service de l'histoire, de démasquer l'aliénation dans ses formes non sacrées, une fois démasquée la forme sacrée de l'aliénation humaine. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre.

Karl MARX, Introduction à la critique de la philosophie du Droit de Hegel

**COMPETENCE III : TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS
D'EPANOUISSEMENT DE L'HOMME**

LEÇON 2 : LA VALEUR DE LA PHILOSOPHIE

Contenus: Philosophie-Histoire, Le rôle de l'homme dans l'histoire-Le rôle de la philosophie dans l'histoire

INTRODUCTION

La philosophie, activité purement réflexive basée sur le raisonnement, a généralement fait l'objet de railleries de la part de plusieurs personnes. Ainsi, selon certains individus, elle serait caduque dans l'évolution de l'humanité à cause de non seulement son caractère exclusivement spéculatif et surtout pour l'attitude atypiques de nombre de ses adeptes. Néanmoins, nonobstant son apparente spéculation, force est de constater aussi que cette discipline a jusque-là un apport considérable dans la plupart des grandes mutations qu'a connu l'humanité tout au long de son histoire. Au regard de ces opinions contradictoires, l'on peut se poser la question suivante : **La philosophie a-t-elle encore de la valeur dans l'histoire de l'humanité ?** Pour résoudre une telle interrogation, analysons d'abord les différents concepts ici en présence ; puis, après avoir distingué nettement la part réelle de l'homme dans l'histoire des hommes ; nous déterminerons le rôle de la philosophie dans le devenir historique de l'homme.

I- APPROCHE DEFINITIONNELLE DES NOTIONS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE

A- LA NOTION DE PHILOSOPHIE

Le terme **philosophie** est si ambigu qu'il ne se laisse appréhender que dans un contexte bien déterminé. Toutefois, au vu de son étymologie grecque **Philos et Sophia**, la philosophie signifie littéralement « *amour de la sagesse* » selon **PYTHAGORE de Samos** (580-496 av J.C). Dans ce sens **René DESCARTES (1596-1650)** affirme : « *Ce mot philosophie signifie l'étude de la sagesse* » **Les principes de la philosophie**, Paris, Gallimard, 1953, p.57. En un mot, la philosophie peut être définie en son acception générale comme la quête perpétuelle du savoir ou de la sagesse sur l'ensemble de tout ce qui existe. Aussi, on pourrait la considérer également comme une réflexion critique qui s'interroge sur toutes choses et cherche non seulement à tout comprendre mais surtout à appréhender l'homme. Enfin, disons que la philosophie est mouvement de l'esprit qui questionne et s'interroge librement sur les causes premières de l'histoire de l'humanité. Mais en réalité, qu'est-ce que l'histoire elle-même ?

B- LE CONCEPT D'HISTOIRE

Selon **Henri-Irénée MARROU (1904-1977)** « *L'histoire est la connaissance du passé humain* » **De la connaissance historique**, Paris, Seuil, 1959, p.32. Autrement dit, l'histoire désigne l'ensemble des événements qui jalonnent l'existence humaine, c'est-à-dire l'ensemble des événements passés, présents et futur, vécus par les hommes et qui sont gravés dans la mémoire collective. Elle renvoie donc aux changements ou aux modifications que toutes les sociétés humaines subissent à travers le temps. De ce fait, on peut ajouter que l'histoire est la mémoire ou la conscience des peuples car c'est elle qui donne sens au passé humain, au présent et au devenir des sociétés. L'humanité n'a donc de sens que par l'histoire puisque c'est elle qui explique les successions, les faits ou événements, et qui permet la connaissance du passé des hommes. Mais, si l'histoire peut s'appréhender comme l'ensemble des œuvres qui ont marqué le cours de l'existence des hommes, quelle est donc la part réelle de l'homme dans la réalisation de ces œuvres ?

II- LES DIFFERENTS RÔLES DE L'HOMME DANS L'HISTOIRE

A- L'HOMME COMME PRODUIT DE L'HISTOIRE

Appréhender l'homme comme produit, acteur ou objet de l'histoire c'est lui nier toute responsabilité dans son devenir historique. L'homme subit l'histoire passivement car n'ayant aucune emprise sur elle.

1- La conception religieuse de l'histoire

Selon la tradition religieuse rien ne s'explique en dehors de Dieu. La vie des hommes est d'ores et déjà ficelée par l'être suprême. Tout est écrit d'avance par lui. L'histoire se présente ainsi sous la forme du destin. Le destin est une forme indéterminée qui fixe la cour générale des événements et contre laquelle toute intervention humaine est vaine et impuissante. Si tout est déjà tracé d'avance l'homme ne peut donc rien changer. On comprend alors pourquoi la prière du fidèle se résume en ceci : « *Seigneur que ta volonté soit faite sur terre comme au ciel.* » dans cette optique l'existence humaine est perçue sous un angle fataliste. En ce sens que tout est écrit d'avance et l'homme doit se soumettre. Comme le dit **L'EVEQUE BOSSUET** : « *Dieu tient du plus haut des cieux les rennes de tous les royaumes... ne parlons plus de hasard ni de fortune.* » **Discours sur l'histoire universelle.**

2- La conception Hégélienne de l'histoire

Pour **HEGEL**, l'Idée ou la Raison gouverne le monde et l'histoire s'accroupie en lui obéissant. Les hommes sont aux mains de l'Idée ou la Raison qui les utilisent pour se réaliser et progresser. Selon **HEGEL** l'histoire s'effectue à travers la passion et la volonté des hommes mais à leurs insu. **HEGEL** affirme à cet effet que « *l'Idée est le vrai l'éternel la substance absolue elle se manifeste dans le monde et rien ne s'y manifeste qui ne soit en elle sa majesté sa magnificence.* » **La Raison dans l'histoire.**

Saisir l'histoire des hommes comme relevant d'une force extérieure revient à dire que l'homme n'a aucune emprise sur le déroulement de son histoire. C'est lui refuser toute responsabilité toute liberté. Mais cela est-il possible quand on sait que l'homme est être doté de conscience.

B- L'HOMME COMME ARTISAN DE L'HISTOIRE

Dire de l'homme qu'il est sujet, auteur ou artisan de l'histoire. C'est de le placé au centre de l'histoire et voir en lui celui qui par ces actions fait progresser l'histoire.

A- L'histoire comme expression de la volonté libre de l'homme

Selon la doctrine existentialiste athée la liberté est le fondement substantiel de l'homme. L'homme selon cette doctrine échappe à toute détermination puisqu'il n'y a pas de Dieu pour le concevoir. Dans cette optique l'homme naît, s'accomplit dans le temps à travers ces choix qu'il se définit après. C'est ce qui fait dire à **J.P. SARTRE** que « *l'existence précède l'essence.* » **L'Existentialisme est un humanisme.** L'homme est donc libre et responsable. Le passé, le présent et l'avenir lui appartiennent. En fonction des conditions qui lui sont offertes il décide de sa vie et l'écrit de ces propres mains. Pour lui l'avenir est une page blanche. Cette vision de l'histoire est aussi mise en évidence par le matérialisme historique de **KARL MAX**.

B- La conception marxiste de l'histoire

Karl max s'oppose à **Hegel**. Selon lui l'idée ne peut rien réaliser. Les hommes selon lui font leur propre histoire sur la base de conditions économiques et matérielles. Le marxisme présente d'abord l'homme comme produit de l'histoire. Il est en effet l'homme d'une classe sociale d'une condition de vie. Il y a donc dans un premier temps les conditions antérieurs matériels ou économiques dans lesquels les individus se trouvent. Il affirme à cet effet que « *ce n'est la conscience qui détermine la vie mais c'est la vie qui détermine la conscience.* » **Idéologie Allemande.** Cependant poursuit **KARL**

MAX l'individu doit-être capable de prendre conscience de lui-même. C'est à-dire savoir qu'il est la force productrice de la société et qu'en tant que tel il peut faire intervenir des changements. A partir du moment où il aura pris conscience de sa force, décider d'un changement et s'engager dans le but de faire aboutir ce changement alors l'homme devient sujet de son histoire. **SARTRE** dit ceci à cet effet : « en prenant conscience de lui-même le prolétariat devient sujet de l'histoire c'est à-dire qu'il doit se reconnaître en elle. ».

III- LE RÔLE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'HISTOIRE DE LUMANITE

Sur cette thématique, les avis restent véritablement partagés. Ainsi, tandis que certains voient en la philosophie une activité caduque, désuète ; il n'en demeure pas moins jusque-là, qu'il y a de nombreux arguments qui démontrent l'importance irréfutable de la philosophie pour le genre humain.

A- LA PHILOSOPHIE SEMBLE INUTILE POUR L'HUMANITE

Il est frappant de constater que la philosophie est attaquée de toute part. En effet, on lui reproche bien souvent de ne pas se plier au schéma de type scientifique. Mieux, selon cette opinion, contrairement à la science, la philosophie n'apporte pas de connaissances certaines et définitivement acquises. Son caractère purement abstrait emmène les penseurs à demeurer non seulement dans la théorie, la spéculation sans toutefois fournir aux hommes des solutions concrètes aux problèmes qu'ils soulèvent. C'est pour justifier cette idée que **Karl JASPERS** ne manquait pas de dire ceci : « Pour quiconque croit en la science, le pire est que la philosophie ne fournit pas de résultats apodictiques, un savoir qu'on puisse posséder » Introduction à la philosophie, Paris, UGE, 10/18, 1981, p.5).

En plus de cela, il faut noter encore que la philosophie semble inutile pour le genre humain en ce sens qu'on lui reproche également de ne mener aucune action concrète pour changer le monde. En effet, à en croire cette opinion, la plupart des propositions et des questions touchant les matières philosophiques n'apporte rien pouvant aider les humains à améliorer leurs conditions matérielles d'existence. De ce point de vue, elle est taxée de savoir inutile parce qu'elle n'apporte rien d'important, de concret dans le développement matériel du monde comme le font la science et ses applications techniques. Ainsi, **Karl MARX (1818-1883)** dans le souci de montrer assurément que

face au besoin urgent de développement du monde, la philosophie demeure inactive et muette, affirme : « *Jusqu'ici, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer* » **L'idéologie allemande**, Thèse XI sur Feuerbach, Paris, Ed. Sociales, 1968, p.34.

Cependant, le constat à faire est que toutes ces attaques, cette mise en accusation, ce rejet catégorique ne l'ont pas fait disparaître c'est-à-dire qu'il y a toujours eu un besoin de philosopher et la philosophie a incontestablement une valeur.

B- LA PHILOSOPHIE, UNE ACTIVITE INDISPENSABLE POUR L'HUMANITE

De multiples arguments fondent en raison, la nécessité de l'activité philosophique pour le genre humain. De ce fait, on peut déjà noter que sur le plan intellectuel, la philosophie en tant que quête perpétuelle de la vérité, du savoir, est une activité très utile à l'humanité car elle délivre de l'ignorance. Autrement dit, la philosophie, par sa lumière, sa science et sa clairvoyance, a de la valeur ; et cette valeur s'observe dans le fait qu'elle est source de savoir. Abondant dans ce sens, **ARISTOTE (384-322 av. J-C)**, révélait que : « *Ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie* » **Métaphysique**, Paris, Vrin, 1933, p.9. Et **DESCARTES** à son tour peut renchérir en révélant de même que la philosophie délivre donc l'homme des pseudo-connaissances pour nous mettre sur la voie des sachant. Il écrit en substance : « (...) *c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher* » **Les principes de la philosophie**, Paris, Gallimard, 1953, p.556.

Par ailleurs, l'importance de la philosophie doit être observée dans le fait qu'elle a la particularité de fonder les valeurs sur des principes rationnels et de rendre l'homme vertueux. En d'autres termes, la philosophie rend l'homme sage, noble, et l'amène à poser des actes raisonnables et responsables. En permettant de se distinguer des sauvages et barbares, la finalité pratique de la réflexion philosophique conduit l'homme à une vie heureuse d'autant plus que sans l'esprit philosophique qui va du non savoir au savoir et du savoir au non savoir, aucun pas en avant n'est possible. Au vu de tout cela, **Bertrand RUSSELL (1872-1970)** conclut que « *Celui qui n'a aucune teinture de philosophie traverse l'existence emprisonné dans les préjugés qui lui viennent du sens commun* » **Problèmes de philosophie**, Londres, Oxford University Press, 1912.

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, portant sur **la valeur de la philosophie**, deux avis partagés. D'un premier point de vue, l'activité philosophique a été présentée comme une inutilité pour des raisons variées. Cependant, avec une analyse un peu plus approfondie, elle apparue comme une activité indispensable pour l'espèce humaine à cause de ces nombreux apports dans l'amélioration des conditions de vie des hommes. Du reste, nous pouvons dire qu'en dépit de son caractère purement abstrait, la philosophie revêt jusqu'ici une valeur inestimable pour l'évolution des sociétés humaines.

Je m'exerce

Sujet1 : La philosophie est-elle une pratique caduque? ?

Sujet2 : L'homme est-il l'instrument de l'histoire ?

Suje3 : Peut-on tenir la philosophie en marge du progrès de l'humanité ?

Texte N°1

L'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie. D'après ceci, nous pouvons comprendre pourquoi notre doctrine fait horreur à un certain nombre de gens .Car souvent ils n'ont qu'une seule manière de supporter leur misère, c'est de penser : les circonstances ont été contre moi, je valais beaucoup mieux que ce que j'ai été ; bien sûr je n'ai pas eu de grand amour, ou de grande amitié, mais c'est parce que je n'ai pas rencontré un homme ou une femme qui en fussent dignes, je n'ai pas écrit de très bons livres ,c'est parce que je n'ai pas eu de loisirs pour le faire, je n'ai pas eu d'enfants à qui me dévouer, c'est parce que je n'ai pas trouvé l'homme avec lequel j'aurais pu faire ma vie. Sont restées donc, chez moi, inemployées et entièrement viables une foule de dispositions, d'inclinations, de possibilités qui me donne une valeur que la simple série de mes actes ne permet pas d'inférer.

Or , en réalité, pour l'existentialisme, il n'y a pas d'amour autre que celui qui se construit, il n'y a pas de possibilité d'amour que celui qui se manifeste dans un amour ; il n'y a pas de génie autre que celui qui s'exprime dans les œuvres d'art :le génie de Proust, c'est la totalité des œuvres de Proust ; le génie de Racine c'est la série de ses tragédies, en dehors de cela , il n'y a rien ; pourquoi attribuer à Racine la possibilité d'écrire une nouvelle tragédies , puisque précisément il ne l'a pas écrite ? Un homme s'engage dans sa vie, dessine sa figure, et en dehors de cette figure, il n'y a rien.

Jean Paul SARTRE (1905-1980), L'existentialisme est un humanisme

Texte N°2

La valeur de la philosophie doit en réalité surtout résider dans son caractère incertain même. Celui qui n'a aucune teinture de la philosophie traverse l'existence, prisonnier de préjugés dérivés du sens commun, des croyances habituelles à son temps ou à son pays et de convictions qui ont grandi en lui sans la coopération ni le consentement de la raison. Pour un tel individu, le monde tend à devenir défini, fini, évident ; des objets ordinaires ne font pas naître de questions et les possibilités peu familières sont rejetées avec mépris. Dès que nous commençons à penser conformément à la philosophie, au contraire, nous voyons, comme il a été dit dans nos premiers chapitres, que même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne posent des problèmes auxquels on ne trouve que des réponses très incomplètes. La philosophie, bien qu'elle ne soit pas en mesure de nous donner avec certitude la réponse aux doutes qui nous assiègent, peut tout de même suggérer des possibilités qui élargissent le champ de notre pensée et délivre celle-ci de la tyrannie de l'habitude. Tout en ébranlant notre certitude concernant la nature de ce qui nous entoure, elle accroît énormément notre connaissance d'une réalité possible et différente ; elle fait disparaître le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais parcouru la région du doute libérateur, et elle garde intact notre sentiment d'émerveillement en nous faisant voir les choses familières sous un aspect nouveau.

Bertrand RUSSELL, Problème de philosophie, trad. Guillemin, Petite Bibliothèque Payot, 1968, pp. 182-183.

Leçon 2 : PROGRES ET BONHEUR

Le progrès conduit-il nécessairement au bonheur ?

Contenus : Progrès, Travail, Technique. Les différents types de progrès, Les rapports entre le progrès matériel, le progrès spirituel et le bonheur.

INTRODUCTION

L'homme, en tant qu'un être conscient a pour objectif ultime la quête du bonheur. Pour y parvenir, il cherche constamment à améliorer sa condition de vie ; et c'est cette

marche ininterrompue vers l'avant que l'on nomme le progrès. Dès lors, il convient de nous interroger de la manière suivante : **Le progrès entraîne-t-il nécessairement le bonheur ?** Pour résoudre ce problème, cherchons d'abord à identifier les différents types de progrès. Puis, après avoir distingué les différents types de progrès, il s'agira pour nous d'examiner la place du travail et de la technique dans le progrès humain et enfin montrer la complémentarité entre **le progrès matériel et le progrès spirituel.**

I- IDENTIFICATION DES DIFFERENTS TYPES DE PROGRES

Du latin progressus qui signifie « l'action d'avancer, le mouvement vers un but qui n'est pas définitif » ; le progrès apparaît comme une marche en avant, un passage graduel du bien au mieux, d'une étape inférieure à une étape supérieure.

Aujourd'hui, le progrès renvoie plus à l'évolution de notre civilisation grâce aux acquis de la science et de la technique. En un mot, le progrès se présente comme un mouvement d'amélioration constante de l'existence de l'homme tant au plan matériel, social, politique, économique, technique, scientifique, moral et même religieux. De là, on peut déduire qu'il y a plusieurs sortes de progrès qui se présentent sous deux formes : le progrès matériel et le progrès spirituel.

A- LE PROGRES MATERIEL

Pour bon nombre de personnes, il n'y a de bonheur que tout ce qui dans l'espace et dans le temps permet à l'homme de vivre dans un confort matériel. Le développement de façon générale c'est-à-dire ce que l'on entend par l'idée de progrès, concoure à l'avènement de ce type de bonheur. Au plan social, les bourgeois parce qu'ils vivent dans un luxe incommensurable, sont considérés comme possesseurs du bonheur matériel. Tel est le cas des Etats dit avancés c'est-à-dire ceux qui connaissent d'énormes progrès. De par leur situation sociale, ceux-ci apparaissent comme étant plus heureux que les pays du tiers monde qui croupissent dans une misère indescriptible. De ce point de vue, le bonheur matériel s'accumule dans les biens matériels. Il s'agira alors de parvenir à la satisfaction des besoins matériels quelquefois liées à nos instincts pour s'estimer heureux. Etant que l'homme n'est pas seulement réductible à l'esprit, le corps en tant que matière à des exigences qui sont d'ordre sensibles et même sensuelles. Ce sont là autant d'éléments qui constituent à l'avènement d'un bonheur matériel. **PLATON** dans **La République** écrivait à ce propos : « L'ordre et la paix ne peuvent régner que lorsque la bête multiforme et polycéphale est rassasiée ». A travers cette réflexion, notre philosophe

montre ainsi que pour que l'on puisse acquérir une certaine sérénité, il faut d'emblée qu'il parvienne à la satisfaction des besoins d'ordre physiologique. Autrement dit nul ne saurait être heureux s'il souffre de faim et de soif. En somme, le bonheur dans ce cas s'apparente au bien-être matériel, car l'homme se préoccupe toujours de sa condition d'existence sur terre. **Karl KARX** est l'un des grands partisans de cette conception, car pour lui, l'humanité ne peut réaliser le bonheur que par une augmentation et une organisation de la production. C'est donc par une meilleure répartition des richesses que le communisme espère mettre fin à l'aliénation de l'homme.

Même si le bonheur matériel apparaît comme ce qui préoccupe la plupart des hommes, force est de reconnaître que d'autres sont à la recherche d'autres formes de bonheurs. **EPICURE** dans Lettre à Ménécée affirme ceci : « *Le plaisir est le commencement et la fin d'une vie heureuse* » A travers cette affirmation, on peut considérer la satisfaction du plaisir comme principale organisation à la vie humaine faite de sensibilité et de réflexion. **EPICURE** parle ici des plaisirs qui participent à l'avènement de l'ataraxie. Il ne s'agit donc pas de plaisir basé sur la jouissance sensuelle ni de plaisir de la chair comme on le lui a souvent reproché. La recherche du bonheur dans ce cas consiste alors en la recherche de l'ataraxie corrélative d'une vie ascétique. Seule une vie sobre et raisonnable représente la sagesse pour l'épicurien. **EPICURE** Stoïcien abonde dans le même sens qu'**EPICURE** en affirmant : « *Le bonheur s'identifie à la vertu, si par vertu on entend la domination exercée par la raison sur nos désirs* » Entretiens. Pour lui, le bonheur relève de notre capacité de se mortifier en faisant fi de nos inclinations propres. S'il est vrai que le bonheur matériel est la plupart du temps le fait du progrès, doit-on pour autant le réduire à ce seul aspect ? Sinon quel type de bonheur faut-il alors envisager ?

B- LE PROGRES SPIRITUEL OU MORAL

Dans la perspective religieuse, le bonheur renvoie à la recherche des réalités célestes, car tous les biens de ce monde sont considérés comme étant éphémères parce que périssables. C'est d'ailleurs pour cette raison que la bible parle de béatitude précisément **Mathieu5 :1-12**. Abondant dans le même sens, **PLATON** dans sa vision dialectique du monde, privilégie les réalités du monde intelligible au détriment du monde sensible. Car le sensible pour lui est caractérisé par la corruption, l'apparence et l'illusion. C'est pourquoi, il préconise l'élévation de l'âme à travers la dialectique ascendante procédant ainsi à une rupture totale avec le monde sensible qui est le lieu de toutes les réalités matérielles. Pour **PLATON**, en effet, la connaissance n'est possible que dans le

monde intelligible caractérisé par des réalités immuables. **ARISTOTE** disciple de **PLATON** s'interrogeant sur le bonheur affirme : « *Le bonheur est identique à la vie contemplative, c'est un mode d'être qui nous rapproche de la vie divine, de la béatitude* » Chez **ARISTOTE**, le bonheur renvoie à la plénitude et revêt pour ainsi dire le statut d'un idéal. **Emmanuel KANT** pour sa part soutient l'idée suivante : « *Le bonheur est un idéal non de la raison, mais de l'imagination* ». La préoccupation de ce philosophe est de savoir s'il est possible de concilier bonheur et devoir en tant qu'obligation morale.

II- LA PLACE DU TRAVAIL ET DE LA TECHNIQUE DANS LE PROGRES HUMAIN

A- LE TRAVAIL ET LA TECHNIQUE COMME FACTEUR DE LIBERATION

On pourrait soutenir l'idée selon laquelle le travail en tant qu'activité visant à assurer les besoins vitaux, conduit au bonheur dans la mesure où il sert à humaniser l'individu. À la vérité, le travail en épargnant l'individu du manque et de l'oisiveté, lui confère ainsi une valeur sociale. L'individu en vaquant à ses occupations quotidiennes, est privé de mener toutes actions pouvant ramer à contre-courant des interdits sociaux. À ce propos **VOLTAIRE (1694-1778)** pouvait justement dire : « *Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin* » **Candide**, 1759, Paris, LGF, Le Livre de Poche, 1995, p.166. En clair, le travail a une fonction morale car il dompte l'homme et assure l'ordre social. Autrement dit, occupé par le travail, l'homme n'a pas le temps de s'adonner aux actes antisociaux ou délictueux (défendu). C'est pourquoi on peut enfin considérer le travail comme « *la meilleur police* » (**Nietzsche, Aurore**, 1881, Paris, Mercure de France, 1900, p.191).

Par ailleurs, ajoutons que le travail facilite et consolide l'indépendance de l'homme dans la société. Autrement dit, c'est par le travail que l'homme parvient à satisfaire son désir de bien-être à travers une certaine émancipation à l'égard des autres. De la sorte, on peut dire que le travail, en permettant à l'individu d'acquérir particulièrement une autonomie financière, fait de lui un être respecté et respectable dans la société. C'est cette idée que nous retrouvons sous la plume de **Bernard DADIE (1916-2019)** lorsqu'il écrit : « *Le travail ! Et après le travail, l'indépendance, mon enfant ! N'être à la charge de personne, telle doit être la devise de votre génération* » **Climbié**, Abidjan, NEI, 2003, p.96. Ceci pour dire que le travail confère à l'homme valeur et dignité car il est source de liberté, d'indépendance et de bien-être. Mais une telle appréhension du travail peut être réfutable pour diverses autres raisons. Alors, qu'en est-il de la technique ?

Au vu de tous ses succès remportés, on pourrait soutenir avec aisance ici que la technique est à célébrer. Dit autrement, la technique favoriserait la réalisation du bonheur de l'homme dans la mesure où elle facilite les conditions de travail ; c'est-à-dire qu'elle réalise les travaux difficiles à la place de l'homme. En effet, grâce à la technique aujourd'hui, l'homme utilise de moins en moins son énergie musculaire ; ce qui conduit nécessairement même à la satisfaction des ouvriers dans les entreprises. C'est ce que tentait de souligner **Henri BERGSON (1859-1941)** quand il écrit : « *La machine procure à l'ouvrier un grand nombre d'heures de repos* » **L'évolution créatrice**, Paris, PUF, 1958. De tels propos laissent déjà entrevoir ainsi l'idée selon laquelle avec la robotisation du secteur du travail dans les entreprises, la technique a permis d'alléger la tâche de l'homme en mettant de ce fait à sa disposition le temps nécessaire aux loisirs, au repos et à l'épanouissement.

De plus, on peut également noter les progrès réalisés dans le domaine médical et chirurgical avec l'avancement des inventions techniques. En clair, grâce au progrès de la technique, la découverte de multiples vaccins ainsi que la mise en place des méthodes thérapeutiques devient de plus en plus performante ; et on ne s'étonnera pas que l'espérance de vie s'est accrue de nos jours au point où le désir d'éternité de l'homme semble être incarné par la médecine au détriment de la religion C'est ce qui conduit **Louis Victor DE BROGLIE (1892-1987)** à écrire ceci : « *La chimie fournit à la pharmacie des remèdes bienfaisants* » **Physique et microphysique**, Paris, Albin Michel, 1947, p.364.

Enfin, dire que la technique conduit au bonheur, c'est reconnaître que par elle, l'homme est aujourd'hui devenu maître de sa tactique vitale. Autrement dit, c'est par les inventions technologiques que l'homme parvient désormais à décrypter d'abord les mécanismes de fonctionnement des lois et mystères de la nature afin de la soumettre à sa propre volonté. Et cela, **René DESCARTES (1596-1650)** le dit fort bien en ces termes : « *Connaissant la force et les actions du feu, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent (...), nous les pourrions employer en même façon à tous les ouvrages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature* » **Discours de la méthode**, Paris, Gallimard, 1966, p.168. Il faut aussi ajouter à cela que grâce au progrès de la technique, l'homme arrive à maîtriser le temps et l'espace au point de faire de l'humanité toute entière comme « *un village planétaire* ». Par exemple, en ce qui concerne les relations internationales, la technique a rapproché davantage les peuples. L'homme n'est plus prisonnier du temps et de l'espace

grâce aux inventions techniques comme l'avion, le téléphone, l'internet, la télévision, etc. Dans cette optique, **André LEROY-GOURHAN (1911-1986)** affirme dans **Le geste et la parole** (Paris, Albin Michel, 1964, p.209) « *Le technicien est donc bien le maître de la civilisation parce qu'il est le maître des arts et du feu* ».

Au total, comme on peut le constater, les activités menées par l'homme à savoir le travail et la technique ont certes contribué au progrès de l'humanité en générale, mais celles-ci restent limitées jusque-là dans sa quête du bien-être. Il est sans doute matériellement aguerri, mais est loin d'être véritablement heureux. D'où la question : À quelles conditions l'homme peut-il espérer atteindre le vrai bonheur ?

B- LES LIMITES DU TRAVAIL ET DE LA TECHNIQUE DANS LA QUETE DU BIEN-ETRE DE L'HOMME

Dans cette seconde approche, le travail peut être perçu comme un frein à la réalisation du bonheur de l'homme dans la mesure où selon l'étymologie du terme à savoir tripalium (instrument de torture), le travail nécessite d'extrêmes efforts physiques en nous mettant parfois même en contact avec la boue (la terre). Dans cette perspective, le judéo christianisme présente déjà le travail comme une sanction divine infligée à l'homme suite à la faute originelle. Ainsi, le travail s'accompagne généralement de souffrance car il naît à la suite de la punition divine que Dieu prononce devant la désobéissance de l'homme. **Dieu** dit : « *le sol sera maudit à cause de toi (...) c'est à la sueur de ton front que tu gagneras ton pain* » **La Bible (Genèse 3v16-19.)**

En outre, la dimension aliénante du travail réside dans l'idée selon laquelle il est une source de déshumanisation et de dégradation physique et morale de l'homme. En d'autres termes, le travail se présente souvent comme un moyen d'instrumentalisation de l'homme dans la mesure où il réduit ce dernier à un objet, un produit. Cette aliénation du travail est perceptible dans l'univers industriel où des ouvriers sont exploités en travaillant comme des robots ou des machines et cela au-delà des heures requises pour un salaire insignifiant. En effet, dans ce type de travail que **Karl MARX (1818-1883)** appelle « *travail exploité* », il y a une dépendance de l'employé vis-vis de l'employeur. C'est-à-dire les employeurs font travailler les ouvriers comme des bêtes et en retour ceux-ci ne reçoivent qu'un maigre salaire qui n'est guère proportionnel aux efforts fournis. C'est pourquoi **Marx** dénonce cette aliénation en ces termes : « *Le travail est exploitation de l'homme par l'homme et par conséquent,* » **Manuscrits de 1884**, Paris, Editions Sociales,

1962, p.60. Au regard de ces propos, on peut véritablement reconnaître le caractère avilissant et aliénant du travail. C'est pourquoi **Marx** peut enfin conclure que « *Le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par nécessité* » **Le capital**, 1867, Paris, Editions Sociales, 1983, Livre III, Chap.48.

Il serait opportun de voir en la technique comme une entrave au bonheur de l'homme car avec l'invention de nombreux outils techniques, il semble que l'homme a creusé sa propre tombe. À la vérité, lorsqu'on y regarde de plus près, nous pouvons voir que l'évolution de la technique est aujourd'hui comme une source d'aliénation. C'est-à-dire que loin de le libérer de ses tâches pénibles et de sa servitude ; les machines vont accentuer l'aliénation de l'homme et même sa dégradation à telle enseigne qu'il est devenu dépendant et esclave de ses propres objets techniques. À ce propos, **Martin HEIDEGGER (1889-1976)** ne manquait pas de dire que « *Notre attachement aux choses techniques est maintenant si fort que nous sommes, à notre insu, devenus leurs esclaves* » *Sérénité*, **in Questions III**, Paris, Gallimard, 1966, p.176. En d'autres termes, le machinisme a engendré la servitude de l'homme plutôt que de le libérer de ses tâches serviles. Pis la machine contribue à la chosification et à la déshumanisation de l'homme car elle contraint l'homme à se transformer en automate (robot) puisqu'il est réduit à exécuter les mêmes gestes de façon mécanique et monotone. **Paul VALÉRY** dans son œuvre Sur **la crise de l'intelligence** (in Œuvres, Paris, Gallimard, 1930, p.1045) relate cet état de fait de la manière suivante : « *La machine gouverne. La vie humaine est rigoureusement enchaînée par elle, assujettie aux volontés terriblement exactes des mécanismes* ».

Par ailleurs, on peut encore dire que la technique engendre bien souvent la misère car si pour le capitalisme la machine économise la main d'œuvre et augmente le rendement pour l'ouvrier, elle est source de pauvreté et de chômage. Ainsi, comme on le voit, la technique n'a pas apporté à l'homme le bonheur escompté. Bien au contraire le progrès de la technique est désormais incontrôlable et entraîne une dérive qui conduit inexorablement à une catastrophe certaine de l'humanité. Abondant dans ce sens, **Hans JONAS (1903-1993)** affirme : « *La promesse de la technique s'est inversée en menace* » **Le principe responsabilité**, Paris, Edition Le Cerf, 1990, p.13. De là, on peut déduire que la technique se présente alors comme une arme de destruction massive que l'homme lui-même s'est créé, car bien qu'offrant une puissance d'action, la technique se met souvent au service du mal. Les exemples les plus visibles qu'on peut citer sont entre

autres les deux guerres mondiales, *le phénomène Al-Qaïda, les crashes d'avions, les accidents de trains*. C'est pour mieux étayer cette idée que **Alain BOUTOT (1953-)** dit ceci : « *La technique met l'homme en péril (...) parce que les moyens techniques rendent désormais possible une destruction de l'espèce humaine toute entière* » **Heidegger**, Paris, PUF, 1995, p.96.

III- LES RAPPORTS DE COMPLEMENTARITE ENTRE LE PROGRÈS MATÉRIEL ET LE PROGRÈS SPIRITUEL DANS LA QUÊTE DU BONHEUR

Pour que le bonheur, entendu comme état de pleine et totale satisfaction soit une réalité, il faut que le progrès matériel s'accompagne impérativement du progrès spirituel et moral ; car, l'homme a une triple dimension : il est corps, âme et esprit. De cette façon, les hommes peuvent être libérés de l'aliénation et des contraintes d'une civilisation pervertie car une grande nation d'ailleurs est celle qui est à la fois matériellement et spirituellement ou moralement développée. Pour se faire, une prise de conscience en arrière-plan de toutes les entreprises humaines s'impose. Et c'est dans cette dynamique que le progrès spirituel se présente comme le complément qui vient pour canaliser et stabiliser les retombées liées au progrès matériel. Illustrant parfaitement cette idée, **Henri BERGSON** déclare : « *À une culture technologique extrêmement poussée, il faut un supplément d'âme* » **Les deux sources de la morale et de la religion**, Paris, PUF, 1984, p.331. En clair, le progrès spirituel peut être considéré comme ce mouvement ou cette élévation morale qui peut créer chez tous les humains une prise de conscience en vue d'un usage plus rationnel de la puissance technoscientifique.

De ce fait, tous les dirigeants doivent se rendre à l'évidence que le véritable progrès a essentiellement pour objectif la promotion de la personne humaine et son épanouissement total, c'est-à-dire son bonheur. Il faudra dans ces conditions réorienter les projets et les programmes de développement vers les besoins essentiels et fondamentaux de l'être humain : santé, nutrition, éducation, logement décent ; tout en évitant de poser des actes qui menacent l'équilibre de la planète terre (*essais nucléaires, lancement des fusées, courses aux armements*). Pour terminer, disons que pour que le bonheur de l'homme soit total, faut-il rechercher entre son bien-être matériel, son bien-être moral et spirituel, tout en mettant plus l'accent sur les valeurs éthiques, religieuses et culturelles des peuples car comme le disait **François RABELAIS (1494-1553)** « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » **Pantagruel**, 1532, Paris, Le Livre de Poche, 1979.

CONCLUSION

En définitive, il ressort de notre analyse, portant sur le progrès et le bonheur que l'ultime aspiration de l'homme est la réalisation du bonheur. Aussi, en vue de parvenir à cet idéal, l'homme va chercher continuellement à améliorer sa condition de vie, et ce, en mettant en œuvres diverses activités parmi lesquelles on peut noter le travail et la technique. Par ailleurs, ce mouvement d'amélioration constante de l'existence de l'homme, l'on a nommé le progrès. De ce fait, du rapport entre le progrès et le bonheur s'est dégagé deux positions tranchées : la première soutient que le progrès engendré par les activités de l'homme semble lui offrir la possibilité d'accès au bonheur. Par contre la seconde considère plutôt que le bonheur n'accompagne pas toujours le progrès. Pour nous, le mieux à retenir est que tout progrès technique, en tant qu'il n'engendre le plus souvent que des changements au niveau matériel, doit s'accommoder du progrès spirituel, à savoir des valeurs morales, pour un bonheur plus parfait de l'humanité.

Je m'exerce

Sujet1 : La science est – elle une panacée ?

Sujet2 : Le travail est-il avantageux pour l'homme ?

Sujet3 : L'essor de la technique doit-il susciter la crainte ?

Sujet6 : Le progrès matériel est-il la condition du bonheur ?

Texte N°1

Nous dépendons des objets que la technique nous fournit et qui, pour ainsi dire, nous mettent en demeure de les perfectionner sans cesse. Toutefois, notre attachement aux choses techniques est maintenant si fort que nous sommes, à notre insu, devenus leurs esclaves. Mais nous pouvons nous y prendre autrement. Nous pouvons utiliser les choses techniques, nous en servir normalement, mais en même temps nous en libérer, de sorte qu'à tout moment nous conservions nos distances à leur égard. Nous pouvons faire usage des objets techniques comme il faut qu'on use. Mais nous pouvons en même temps les laisser à eux-mêmes comme ne nous atteignant pas dans ce que nous avons de plus intime et de plus propre. Nous pouvons dire "Oui" à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire "Non" en ce sens que nous les empêchions de nous accaparer et ainsi de fausser, brouiller et finalement vider notre être. Mais si nous disons à la fois "oui" et "non" aux objets techniques, notre rapport au monde

technique ne devient-il pas ambigu et incertain ? Tout au contraire ; notre rapport au monde technique devient merveilleusement simple et paisible.

Martin HEIDEGGER (1889-1976), Sérénité, in Questions III, Paris, Galimard, 1966, p. 176.

Texte N°2

L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise au prix d'autant plus bas qu'il crée plus de marchandises. La dévalorisation du monde humain va de pair avec la mise en valeur du monde matériel. Le travail ne produit pas seulement des marchandises ; il se produit lui-même et produit l'ouvrier comme une marchandise dans la mesure même où il produit des marchandises en général. Cela revient à dire que le produit du travail vient s'opposer au travail comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est la transformation du travail en objet, matérialisation du travail. La réalisation du travail est sa matérialisation. Dans les conditions de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la déperdition de l'ouvrier, la matérialisation comme perte et servitude matérielles, l'appropriation comme aliénation, comme dépouillement.

Karl Marx, Manuscrits de 1844.

Texte N°3

Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-même et nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères. Profitons du contentement d'esprit quand il vient ; gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point ; mais j'ai souvent vu des cœurs contents, et de tous les objets qui m'ont frappé c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentiments internes. Le bonheur n'a point d'enseigne extérieure ; pour le connaître il faudrait lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le

contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche et semble se communiquer à celui qui l'aperçoit.

ROUSSEAU, *Rêveries du promeneur solitaire*

**COMPETENCE 4 : TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX
CONDITIONS DE LA CONNAISSANCE**

Thème : Les conditions d'élaboration de la vérité

Leçon 1 : LANGAGE ET VERITE

Contenus : Les différentes formes de communication. Les acceptations de la vérité. Les rapports entre le langage et la vérité. Les limites du langage dans l'expression de la vérité.

INTRODUCTION

On le sait, la vérité est aussi importante pour la vie de l'homme que l'air qu'il ne peut manquer de respirer. Pour preuve, toutes les recherches humaines concourent à la détermination de la vérité en vue de mettre fin à l'expression grandissante de l'ignorance et du mensonge. Mais la vérité obéit à une diversité de définitions à cause des multiples domaines d'usage et de manifestations dont elle fait l'objet. Dès lors, se pose la question de sa nature : Est-il possible de caractériser la vérité ? Peut-on avoir une seule définition universelle valable pour tous et en tout temps ? Par ailleurs, le langage qui est une voie de communication, peut-il être l'expression de cette vérité ? N'admet-il pas des limites à l'exprimer ?

I- LA VERITE COMME UNE CHOSE PLURIELLE

A- APERÇU SUR LA NOTION DE LA VERITE

Du latin "**Veritas**" et du grec "**Aletheia**", la vérité est un jugement de valeur que l'on porte sur les choses et les phénomènes. Elle est une exigence de l'esprit humain à lever les doutes et à sortir de l'ignorance. La vérité est donc le pouvoir que l'homme oppose à l'illusion, au mensonge et au faux. Ainsi, philosopher dit-on, c'est chercher la vérité car la sagesse dont la philosophie est amoureuse est la vérité. **Platon** précise que penser, c'est aller au vrai avec toute son âme. La philosophie scolastique c'est-à-dire celle du **moyen âge (476-1492)**, présentait la vérité comme la conformité de la pensée avec le réel. Autrement dit, pour cette doctrine, est vrai ce qui fait coïncider la pensée et

la réalité. **Le langage vulgaire (la doxa)** va même confondre la vérité avec la réalité. Autrement exprimé, n'est vrai que ce qui existe. Toutefois, est-il juste de poser l'équation : **vérité = réalité** ? Par exemple, mon cahier de philosophie existe parce que réel. Mais peut-on dire qu'il est vrai ? Cela n'a aucun sens. En effet, la vérité est un jugement de valeur qui qualifie la valeur de mon assertion et non pas l'objet lui-même.

Dans une autre perspective, la vérité s'apparente au naturel, à l'original. Par exemple, les mèches sont considérées comme de faux cheveux parce que non naturelles. Par ailleurs, la réalité étant pluriforme, la vérité qui en découle ne peut qu'être pluriforme.

B- LES FORMES DE VERITE

On distingue pour l'essentiel deux formes de vérité : **la vérité formelle et la vérité matérielle**. Pour la **vérité formelle**, n'est vrai que le discours ou le raisonnement qui est logique. Ici, la vérité réside dans la cohérence interne d'une pensée avec elle-même. En effet, de deux affirmations contradictoires, l'une est vraie et l'autre est fausse. Les deux ne peuvent être à la fois vraies et fausses sous les mêmes rapports. C'est pourquoi contre les sophistes, **Aristote (-384-322)** va inventer le syllogisme suivant : *Tous les hommes sont mortels/or Socrate est un homme/Donc Socrate est mortel*.

Comme on le voit, la vérité formelle ne considère que la forme du discours en faisant abstraction de son contenu matériel.

La **vérité matérielle** se définit comme la correspondance d'un jugement par rapport à un objet extérieur dont on peut faire l'expérience sensible. Dans Logique, **Emmanuel Kant (1724-1804)** écrit : « *La vérité matérielle doit consister dans l'accord d'une conscience avec un objet déterminé auquel elle est rapportée.* » Mais comment reconnaître un vrai discours ?

C- LES ACCEPTIONS DE LA VERITE

La vérité est fonction des circonstances, du temps, du lieu, des domaines et des critères qui en sont des acceptions. Dans le **domaine scientifique**, la vérité repose sur la démonstration et l'expérimentation. N'est vrai que ce qui est démontré, vérifié et prouvé dans la réalité. En philosophie, la vérité se découvre selon **Descartes (1596-1650)** dans le **doute**. C'est donc une critique rigoureuse l'esprit humain à l'égard des choses et des phénomènes. **La vérité religieuse** repose quant à elle sur la foi. C'est une vérité issue de la **révélation** et ne peut être remise en cause (dogmatique).

D'un domaine à un autre, la vérité est variée. En plus de cela, nous avons des critères subjectifs et objectifs définissant le vrai. Dans le premier cas, on peut citer l'évidence et le succès ou la réussite. **L'évidence** est le critère de la vérité chez Descartes et Jules Lagneau. La clarté et la distinction sont les conditions d'une évidence. En effet, ce qui est évident n'a pas besoin d'être prouvé ni d'être démontré. La vérité se saisit par l'esprit comme étant vraie dans une sorte de pulsion intellectuelle. Dans **Discours de la méthode**, **Descartes** écrit à propos : « Les choses qui se conçoivent très clairement et très distinctement sont toutes vraies. » De son côté **Jules Lagneau (1851-1894)** dans **Célèbres leçons et fragments** déclare : « L'évidence est le caractère d'une vérité clairement et distinctement conçue qui s'impose à l'esprit ». Par conséquent, un discours vrai est un discours évident dans leur approche. Le **succès** ou **la réussite** est le critère de la vérité du pragmatisme. Pour cette doctrine, n'est vrai que ce qui nous réussit ou ce qui nous est avantageux. A ce sujet, **Williams James (1842-1910)** dans **Le pragmatisme** affirme : « Le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée. »

Au niveau des critères objectifs, on peut citer la cohérence et la vérification. Notons a priori que la cohérence fait partie des principes de la raison qui n'admet pas n'importe quel discours. Un raisonnement est dit vrai lorsqu'il est cohérent (**logique**). Seul ce qui est ambigu, flou et douteux n'est pas vrai. La vérification est un critère évoqué dans les sciences expérimentales. Ce qui est vrai n'est rien d'autre que ce qui est vérifié à partir d'une expérimentation. A côté de ces critères, on peut ajouter l'unanimité. Selon ce critère, une ou deux personnes peuvent se tromper. Mais un grand nombre de personnes est à mesure d'éviter les erreurs. C'est ce critère qu'on retrouve en politique avec la démocratie qui repose sur la loi de la majorité.

II- **LE LANGAGE DANS LE PROCESSUS DE LA COMMUNICATION**

A- **Les fonctions du langage**

Le langage selon **Louis Henri Bergson** est un outil social permettant d'établir une communication. Sa fonction première réside dans la communication. Celle-ci est un système d'échanges de mots ou de gestes en vue de faire passer un message. Le langage utilise des outils diversifiés et peut se décliner en différents modes de communication dont :

- La communication par les signaux : code routier

- Le langage gestuel : LSF (Langage des Signes Français ou langage des sourds)

C'est un ensemble de mouvements et de gestes pour traduire une idée ou un sentiment.

- Le langage vocal : la parole, le cri
- La communication auditive : la sirène, le klaxon.
- Le langage informatif : le code binaire.

Après avoir montré les différentes fonctions du langage, la question qui se pose à nous est la suivante : L'animal parle-t-il au même titre que l'homme ? Cette question nous conduit à analyser les caractéristiques du langage humain et du langage animal.

B- LES DIFFERENTES FORMES DE COMMUNICATION

On distingue deux formes de communication : la communication animale et la communication humaine.

La **communication animale** est une communication basée sur les signaux de manière héréditaire ou instinctive. Elle n'exprime que les besoins du corps par des cris et des sons selon les espèces. C'est une communication figée, stéréotypée, invariable et liée aux mêmes circonstances selon les espèces. Par exemple, le chien aboie, le chat miaule, l'oiseau chante et le serpent siffle. Si le langage est avant tout une communication, il faut reconnaître que toute communication n'est pas langage. Il y a une nette distinction entre la communication animale et le langage humain. Chez l'animal, elle est limitée à sa dimension naturelle. C'est l'idée que traduit **Rousseau (1712-1778) dans Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes** lorsqu'il affirme : « *La nature seule fait tout dans les opérations de la bête.* » Prenons le cas des abeilles. Leur communication se fait par la danse et n'est possible que dans la journée. En plus de cela, elle est dépourvue de dialogue et de pensée. C'est pourquoi le langage est le propre de l'homme. C'est un acte conscient par lequel l'homme traduit ses pensées par l'usage de la parole ou par tout autre moyen artificiel ou naturel de transmission. En effet, le langage humain comprend une langue (**sénoufo, bété, Gouro**), la parole et la pensée. Il est le moyen par lequel les hommes échangent des paroles, des informations, des idées et des sentiments en vue de se faire comprendre. En ce sens, le langage distingue l'homme des animaux. Seul l'homme est capable d'exprimer ses pensées par des sons articulés. L'homme parle parce qu'il pense. Ce que les animaux qui ont une apparence de langage ne peuvent faire même en imitant les sons comme le font les pies et les perroquets. Dans **Discours de la méthode, Descartes** écrit : « *Les pies et les*

perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous. » Comprendons par-là que les mots qu'ils profèrent sont vides de sens. Il n'y a aucune pensée qui les soutient. Ce qui est contraire chez l'homme qui dit ce qu'il pense ou ressent.

C- LES CONDITIONS D'USAGE DE LA VERITE

Brice Parrain (1897-1971) dans **Recherches sur la nature et les fonctions du langage** se plaisait à dire : « *Les mots sont des pistolets chargés.* » Il ressort de cette assertion que la communication est très importante dans les relations humaines. C'est elle qui est au cœur des divisions et des discordes entre les hommes. Il faut pour ce faire, faire attention à ce que l'on dit. Dans le processus de la communication, une chose est essentielle : La véracité des informations échangées. Parler à l'autre revient à lui dire la vérité. Elle est une valeur morale qui doit être cultivée par tous. Dire la vérité est une manière d'aimer la franchise qui est source de confiance, de liberté et de justice. Autrement dit, la vérité soulage et libère l'homme des rancunes et des rancœurs. A ce titre, elle est à encourager. En effet, celui qui ment dans la société n'est ni respecté ni considéré. Dans ce cas, le mensonge doit être évité comme le recommande bien la religion : « *Tu ne mentiras point* ». "**Exode 20 :16**". La raison est que le mensonge est une mauvaise chose. Il peut conduire à la séparation, à la haine, à la méfiance, à l'humiliation, aux conflits... Ces exemples montrent clairement que la vérité doit être dite pour consolider les rapports entre les hommes. C'est fort de cela que **Nietzsche** dans **Le gai savoir** notait : « *Les hommes ont besoin de certitudes sinon de la vérité car seules les certitudes partagées maintiennent un accord entre eux.* » Même si la vérité est une bonne chose, il faut toutefois se garder de l'ériger en une valeur morale incontestable. L'expression de toute vérité n'est pas avantageuse. Elle peut aussi représenter un danger redoutable. La vérité peut être à la base d'une discorde ou d'une séparation. Elle peut détruire une relation et mettre à mal l'entente entre deux ou plusieurs personnes. Ce faisant, son usage doit respecter certaines normes pour être utile. Elle doit tenir compte du lieu, du moment, des circonstances pour être dite dans un langage approprié. Il faut quelque fois masquer la vérité pour ne pas blesser l'autre. Aussi, il faut taire la vérité quand il ne nous appartient pas de la dire ou de la dévoiler. Dans **Théétète**, **Platon** nous avertit en ces termes : « *La sagesse consiste à se taire devant certaines situations.* » Ce qui signifie que la vérité dans son usage doit faire appel à beaucoup de sagesse et de prudence. C'est ce que nous lisons chez **Vladimir Jankélévitch (1903-1985)** lorsque dans **Ironie** il confesse : « *Toute vérité n'est pas bonne à dire ; on ne répond pas à toutes*

les questions. Du moins, on ne dit pas n'importe quoi à n'importe qui. Il y a des vérités qu'il faut manier avec des précautions infinies. » Mieux vaut un mensonge qui construit qu'une vérité qui détruit. Cela dit, le langage est un précieux instrument dont dispose l'homme dans ses relations avec les autres. Pour cela, il doit être un véritable moyen de guérison par la franchise et la sincérité du discours. Parler à l'autre doit être le moyen sûr de fonder en lui l'espoir, l'amour et la vie. De même, le langage forge la personnalité de l'homme quand il est franc et sincère dans ses relations avec ses semblables. D'où la portée de diction : « *L'homme, c'est parole.* » Dans ces conditions, l'homme a le devoir de faire ce qu'il dit et de se distinguer par la parole donnée. Que notre « *oui soit oui* » et que notre « *non soit non* » comme nous le recommande le Christ. En effet, le langage a un pouvoir qu'il ne faut pas négliger. La religion nous apprend que c'est par la parole que tout a été créé par Dieu. La malédiction ou la bénédiction dépend de ce que l'on dit car la puissance réside dans la parole. C'est le cas des miracles et des incantations. C'est pourquoi il faut savoir parler aux autres et prononcer des paroles de bénédiction.

III- POUVOIR ET LIMITES DU LANGAGE DANS L'EXPRESSION DE LA VERITE.

A- LE LANGAGE COMME EXPRESSION DE LA PENSEE.

Le langage est le moyen par lequel l'homme communique ses pensées par l'usage de la parole ou de l'écriture. C'est par le langage que la pensée est connue. Ce qui signifie que le langage et la pensée sont étroitement liés. Cette idée est soutenue par **Hegel (1770-1831)** dans **La philosophie de l'esprit** en ces termes : « *C'est dans les mots que nous pensons.* » Pour lui, il ne peut y avoir de langage en dehors de la pensée. Autrement dit, sans la pensée, nul ne peut parler. En effet, la pensée est muette. Elle n'a de sens que lorsqu'elle est extériorisée par des mots. C'est donc le langage qui donne de la valeur à la pensée. L'homme y puise le nécessaire pour échanger avec ses semblables. A ce sujet, **Alain (1868-1951)** dans **Les idées et les âges** note : « *C'est dans le langage que se trouve nos idées.* » Dès lors, la pensée est appréhendée comme une réalité qui précède la parole. Dans **Théétète**, **Platon** écrit à propos: « *La pensée est la parole intérieure et la parole est la pensée extérieure.* » Ce qui signifie clairement que ce que nous disons n'est rien d'autre que ce que nous pensons. C'est par le langage que l'homme manifeste et extériorise ses états d'âme, mieux, son for intérieur (sentiments d'amour, d'admiration, de déception, de haine...). Pour **Ferdinand Saussure (1857-1913)**, la pensée et le langage sont à considérer comme le « *recto et le verso* » d'une feuille de

papier. Cela s'exprime par le fait que le langage est la face visible de ce que nous pensons ou ressentons. Par conséquent, le langage apparaît comme le moyen fiable par lequel nous traduisons nos pensées et nos sentiments.

B- LES LIMITES DU LANGAGE DANS L'EXPRESSION DE LA PENSÉE.

Le langage est un pouvoir qui peut dissimuler la pensée réelle à travers le mensonge, l'hypocrisie et la malice. Il peut aussi la détourner dans le but de séduire ou d'impressionner l'autre. C'est le cas de la démagogie, de la propagande, de la drague ou de l'escroquerie. Dans **Le langage**, **Edward Sapir (1884-1939)** écrit : « *L'ensemble du langage n'est pas toujours indicateur d'une pensée.* » Cette affirmation montre déjà que le langage et la pensée sont distincts. Nous pensons certes dans les mots mais le mot peut être un obstacle à la pensée lorsque celle-ci ne rencontre pas le mot juste pour s'exprimer. Il y a toujours de l'inexprimable dans ce qu'on veut dire. Parfois, nous ne trouvons pas de mots pour traduire une réalité parce que le langage nous paraît insuffisant. Cela s'aperçoit dans les moments de grande joie ou de grande peine. Ce sont des états d'âme que les mots ne peuvent véritablement traduire. Ils nous manquent à dire exactement ce que nous ressentons. Dans ce cas, le langage apparaît comme un « à côté » de la chose à dire. C'est pour attirer notre attention sur ce fait que **Dénis Diderot** dans **Pensées détachées sur la peinture** dira : « *Les mots ne suffisent presque jamais pour rendre précisément ce que l'on ressent.* » Dans le même élan, **Louis Henri Bergson (1859-1941)** dans **Essais sur les données immédiates de la conscience** affirme : « *Le langage nous trompe parfois sur le caractère de la sensation éprouvée.* » Ce qui veut dire que le langage est impropre à traduire ou à révéler la richesse de notre intériorité. En conséquence, nous pouvons dire que la parole n'est pas toujours la vérité de la pensée. Ainsi, l'homme doit pouvoir se taire devant certaines situations ou circonstances. Autrement dit, le silence est souvent mieux que la parole. Le silence est d'or et la parole est d'argent. **Ludwig Wittgenstein (1889-1951)** dans **Tractatus-logico-philosophicus** épouse cette idée lorsqu'il écrit : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.* » Pour tout dire, le langage a des limites dans l'expression de la pensée.

CONCLUSION

Cerner la vérité n'est pas une tâche aisée car elle est fonction de divers domaines de connaissance. Répondre à la question de savoir ce qu'est la vérité revient à se demander qui parle. Ainsi, ce qui caractérise la vérité, c'est sa relativité. Cette relativité se poursuit dans le domaine du langage qui, dans son double rapport au monde et à la

pensée reste toujours problématique. La vérité se présente comme un carrefour vers lequel convergent toutes les disciplines. Mais le discours scientifique ne semble-t-il pas prendre le pas sur les autres domaines du savoir ?

Je m'exerce

Sujet1 : Parler, est-ce ne dire que la vérité ? BAC B-H 2017

Sujet2 : La vérité est-elle facteur de cohésion sociale ? BAC A1-A2 2003

Sujet3 : L'unanimité est-elle un critère de vérité ? (BAC C-D-E 1996)

Sujet4 : « L'unanimité est un obstacle à l'avènement du vrai »

Sujet5 : Peut-on se fier au langage ?

Sujet4 : Peut-on tout dire ?

Texte1

C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées d'éternités et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et par suite, nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée. (...) Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il ya de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL (1770-1831), Philosophie de l'Esprit

Texte2

Quelle est la fonction primitive du langage ? C'est d'établir une communication en vue d'une coopération. Le langage transmet des ordres ou des avertissements. Il prescrit où il décrit. Dans le premier cas, c'est l'appel à l'action immédiate ; dans le second, c'est le signalement de la chose ou de quelqu'une de ses propriétés, en vue de l'action future. Mais, dans un cas comme dans l'autre, la fonction est industrielle, commerciale, militaire, toujours sociale. Les choses que le langage décrit ont été découpées dans le réel par la perception humaine en vue du travail humain. Les propriétés qu'il signale sont les appels de la chose à une activité humaine. Le mot sera donc le même, comme nous le disions,

quand la démarche suggérée sera la même, et notre esprit attribuera à des choses diverses la même propriété, se les représentera de la même manière, les groupera enfin sous la même idée, partout où la suggestion du même parti à tirer, de la même action à faire, suscitera le même mot. Telles sont les origines du mot et de l'idée. L'un et l'autre ont sans doute évolué. Ils ne sont plus aussi grossièrement utilitaires. Ils restent utilitaires cependant.

BERGSON, La Pensée et le mouvant

Leçon 2 : LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

Contenus : Les différentes formes de connaissances. Les caractéristiques de la connaissance scientifique. Le processus d'élaboration de la connaissance scientifique et les limites de la démarche scientifique.

INTRODUCTION

La science est une connaissance rationnelle qui se propose d'offrir à l'homme des connaissances vérifiables et susceptibles de vérité. Elle est considérée de plus en plus comme la matrice de toute connaissance valable et l'unique pourvoyeuse de vérité. Son discours est pris au sérieux tant et si bien qu'on se demande s'il n'est pas l'apanage de la vérité. Au juste, qu'est ce qui confère un tel prix au discours scientifique ? Cependant, la science ne regorge-t-elle pas des limites en son sein et hors de son champ ?

I- LES DIFFERENTES FORMES DE CONNAISSANCE

La connaissance est fonction du domaine de définition dont-on fait usage. Elle peut être vulgaire, philosophique ou scientifique.

A- LA CONNAISSANCE VULGAIRE

La connaissance vulgaire est une connaissance usuelle, populaire qui donne des jugements incertains, probables et subjectifs. Elle se compose de préjugés voire d'idées admises sans preuves rationnelles. C'est une connaissance fondée sur l'apparence et l'opinion. Or pour **Aristote (384-322)** « *L'opinion est l'appréhension d'une prémisses immédiate et non nécessaire.* » Dans **Formation de l'esprit scientifique**, **Gaston Louis Pierre Bachelard (1884-1962)** écrit ceci : « *L'opinion pense mal ; elle ne pense pas* ». En clair, la connaissance vulgaire est une connaissance très subjective et immédiate qui

fait place aux croyances ou aux évidences. Il revient donc à la science de la compléter et de l'approfondir selon **Max Planck**.

B- LA CONNAISSANCE PHILOSOPHIQUE

La connaissance philosophique est une connaissance qui repose essentiellement sur le doute ou le questionnement. C'est une connaissance intellectuelle, abstraite et sans finalité pratique. Elle est chez **Kant** une connaissance, mieux, une recherche intellectuelle portant sur des objectifs inaccessibles à l'expérience. En un mot, la connaissance philosophique est un savoir général, spéculatif et théorique que porte l'homme sur lui-même et sur le monde.

C- LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

La science est une connaissance rationnelle, déterministe et spécialisée. Elle est dite **rationnelle** parce qu'elle s'appuie exclusivement sur la raison. Elle a pour souci majeur de s'éloigner au maximum de la subjectivité car se voulant critique. La connaissance en science est un effort *pour « soustraire selon Edmond Goblot, la pensée à l'influence de la volonté. »* La science est dite **spécialisée** car contrairement à la philosophie qui est un savoir général, elle s'occupe d'un domaine particulier de l'être pour l'étudier. La science est **déterministe** en ce sens qu'elle part du principe selon lequel chaque effet est lié à une cause et que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

Mais comment parvient-on à la connaissance scientifique ?

II- ELABORATION DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

La vérité en science n'est pas une vérité spontanée. Elle se construit soit par la démonstration, soit par l'expérimentation. Mais bien avant cela, intéressons-nous à l'origine de la connaissance en général.

A- ORIGINE DE LA CONNAISSANCE

L'activité scientifique dans son principe est une recherche permanente de la vérité. Celle-ci est produite au moyen de la théorie et l'expérience.

Le rapport de la théorie et de l'expérience est animé par un conflit persistant entre le rationalisme et l'empirisme. En effet, pour le rationalisme, la raison est l'unique faculté de connaissance véritable. Pour **René Descartes (1596-1650)**, la raison est efficace et opérante en matière de connaissance. Dans **Discours de la méthode**, il note : « La

raison est l'unique faculté capable d'admettre la certitude. » Contrairement aux rationalistes qui admettent que nos sens nous trompent, les empiristes entre autres **John Locke, David Hume et Berkeley** soutiennent que toutes nos connaissances proviennent de l'expérience sensible. Il suffirait de voir, d'entendre, de goûter, de sentir ou de toucher pour savoir. Dans **Essai philosophique concernant l'entendement humain**, **John Locke (1632-1704)** peut donc écrire : « De l'expérience : C'est là le fondement de nos connaissances... Ce sont les sens qui remplissent pour ainsi dire notre esprit de diverses idées qu'il n'avait point. » De son côté, **David Hume** s'inscrit dans cette logique lorsque dans **Enquête sur l'entendement humain** il écrit : « Toutes nos connaissances débutent avec l'expérience. » Au-delà de ce débat entre rationalistes et empiristes, **Emmanuel Kant** pense que la véritable connaissance résulte de la conjugaison des sens et de la raison.

B- PROCESSUS D'ELABORATION DE LA CONNAISSANCE EN SCIENCE

Notons qu'en science, il y a deux types de science : **Les sciences formelles ou abstraites et les sciences expérimentales ou inductives**. La vérité dans les sciences formelles épouse une démarche axiomatique ou hypothético-déductive. La vérité repose essentiellement sur la démonstration et la cohérence. C'est l'exemple de la logique et des mathématiques. Ce sont des sciences qui sont apparues au **6^e siècle avant J.C** et qui s'intéressent à la rigueur du raisonnement sans se soucier de sa vérification matérielle. C'est donc un raisonnement qui se construit à partir de définitions, d'axiomes, de théorèmes, de propriétés et de postulats (propositions non démontrables). Ici, les propositions se démontrent les unes par les autres. Cette démonstration consiste à monter les liens nécessaires entre les propositions à démontrer et celles déjà démontrées. C'est ce que traduit **Leibniz (1646-1716)** dans **Nouveau essai sur l'entendement** en ces termes : « Une démonstration n'est pas autre chose que la résolution d'une vérité en d'autres vérités déjà connues. » Mais qu'en est-il des sciences expérimentales ?

Elles sont dites inductives parce que reposant sur l'expérimentation. Cette démarche exige trois conditions essentielles : l'observation, l'hypothèse et la vérification. La démarche ici consiste à rechercher les lois de fonctionnement des phénomènes de la nature. Ce qui laisse entendre que la réalité scientifique n'est pas spontanée. **Observer** consiste à regarder, à examiner, à analyser et à constater un fait (banal). Cela est soutenu par la volonté du savant à cerner les lois de fonctionnement du phénomène

observé : D'où l'émission d'hypothèses. **L'hypothèse** est une explication rationnelle et provisoire soumise à la vérification. Dans **Introduction à l'étude de la médecine expérimentale**, **Claude Bernard** note à propos : « Une hypothèse est une interprétation anticipée d'un phénomène. » Ici, l'imagination coopère avec la raison pour les faits observés. C'est une explication du phénomène que le savant mettra à l'épreuve du fait. Ce qui fait appel à l'expérimentation. C'est en effet, un test de validité de l'hypothèse. Celle-ci consiste à vérifier la justesse ou non de l'hypothèse avancée ou émise. Si l'hypothèse est vérifiée et prouvée, alors elle devient une théorie ou une loi scientifique. La loi dans ce cadre, est un rapport et constant entre un phénomène et sa cause. Elle est ce qui permet de connaître la cause à partir des effets. En tout état de cause, la science est une démarche rationnelle qui allie la théorie et l'expérience. Cependant, quelle valeur la démarche scientifique donne-t-elle au discours scientifique ?

III- POUVOIR ET LIMITES DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

A- LE POUVOIR DE LA VERITE SCIENTIFIQUE

Le discours scientifique est un discours logique, rationnel qui fait l'unanimité des esprits compétents. En effet, le souci du savant est d'expliquer rationnellement et méthodiquement ce qui est. Pour cela, le savant exerce un contrôle vigilant sur ses propres démarches et met en œuvre des critères précis de validité. Cela est guidé par le souci de probité du savant de rendre fidèlement ce qu'il a reçu de ses investigations. Etant donné que la science se caractérise par l'objectivité, on la considère comme le domaine qui véhicule des vérités immuables et absolues. C'est donc dire que la démarche scientifique est une démarche cohérente, rigoureuse qui s'efforce de rompre avec la subjectivité.

Au niveau des **sciences formelles**, les mathématiques par exemples constituent un support fondamental dans l'élaboration de la vérité. Elles partagent avec la logique son caractère formel c'est-à-dire qui tient à la cohérence du discours. En ce sens, les mathématiques offrent l'avantage de la certitude et de l'évidence. Déjà dans l'antiquité, **Platon** au regard de la rigueur et de l'intelligibilité des mathématiques écrivait au fronton de son école **Académie** ceci : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » Pour lui, les mathématiques par leur démarche rigoureuse, constituent le modèle voire l'archétype achevé de la vérité que tout savoir doit imiter. Pour preuve, la connaissance mathématique se présente comme un carrefour où se rencontrent l'idée (la forme) et la

chose (la matière). Autrement dit, les êtres mathématiques émanent de l'esprit et sont ensuite, matérialisées dans la réalité concrète. Par exemple, lorsqu'on dit **cinq**, c'est une forme de pensée qui peut être matérialisée. Ce qui montre que les mathématiques ne sont pas qu'abstraites. Elles ont un aspect concret par leur applicabilité sur le réel et restent très fécondes. Il n'y a pas de domaine de l'existence où les mathématiques sont absentes puisque **Galileo Galilée** faisait remarquer dans *L'essayeur* que le livre de la nature est écrit en langage mathématique. De ce fait, les autres domaines de connaissance sont appelés à se mathématiser afin d'être crédibles. Dans *Discours de la méthode*, **René Descartes (1596-1650)** écrit à propos : « *Les mathématiques constituent une chaîne de raisons susceptibles d'être des paradigmes pour les autres sciences en ce sens qu'elles respectent les étapes pour parvenir à des vérités indubitables.* »

Au niveau des **sciences expérimentales ou inductives** comme la chimie et les sciences de la nature, le discours reste convaincant car empreint d'objectivité. A cela, il faut ajouter leurs applications fécondes qui font bouger le monde. En effet, dans la philosophie moderne, la technique évoque un ensemble de procédés déduits des connaissances scientifiques et participant à l'amélioration des conditions de vie de l'homme.

En tout état de cause, les connaissances scientifiques se présentent comme le modèle de tout discours. Elles se reconnaissent de par leur rigueur logique, leur objectivité et leur universalité. Et **Karl Jaspers** dans *Introduction à la philosophie* atteste cela en ces termes : « *Les sciences ont conquis des connaissances certaines qui s'imposent à tous.* » Malgré cette fertilité, la connaissance scientifique est-elle absolue au point de ne rencontrer aucune limite ?

B- LES LIMITES DE LA DEMARCHE SCIENTIFIQUE

Parler de limites de la vérité scientifique revient à se demander d'une part s'il n'y a pas de contradictions en son sein et d'autre part, si sa démarche est applicable à tous les domaines de vie. La vérité n'échappe pas elle-même à la réalité et à la contradiction. Les vérités en science ne doivent pas être considérées comme des dogmes ou comme des articles de foi. Elles se présentent comme des vérités relatives et non-absolues. On y rencontre des vérités admises sans preuve, sans démonstration comme les axiomes et les postulats. Par exemple, le nombre π et le nombre complexe $i^2=-1$ sont des connaissances conventionnelles et arbitraires. Ce sont des langages trop subjectifs,

abstraites et radicalement transcendants à la réalité. Ce qui fera dire dans **Principia mathematica** à **Bertrand Russell** ce qui suit : « *Les mathématiques sont la seule science où l'on ne sait jamais de quoi l'on parle, ni si ce que l'on dit est vrai.* » De plus, la connaissance scientifique n'échappe pas à la relativité. Cette relativité constatée fait qu'elle ne peut pas servir de modèle pour les autres formes de connaissance. C'est le cas de la géométrie euclidienne et l'avènement des géométries non-euclidiennes avec **Riemann** et **Nicolas Lobatchevski**. A cet exemple, il faut rappeler le géocentrisme soutenu par l'église et le savant **Claude Ptolémée** sera remis en cause par le polonais **Nicolas Copernic** avec le système **héliocentrique (soleil comme centre de l'univers)**. Cela montre clairement que la connaissance scientifique est limitée voire provisoire. Dans ce cas, on parle de **caractère historique** de la vérité scientifique. En effet, lorsque les techniques se perfectionnent, on observe une contradiction entre l'ancienne vérité et de nouveaux faits. En d'autres termes, la vérité en science est évolutive, rectifiée au fil du temps. En vérité, tout ne peut être compris, ni dit d'une chose. En ce sens, la vérité doit être vue comme une recherche permanente. Dans **Conjectures et réfutations**, **Karl Popper (1902-1994)**, philosophe et épistémologue écrit : « *Le critère de scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou de la tester.* » Pour lui, le principe qui guide la science est la **falsifiabilité** ou **l'irréfutabilité**. Ce qui revient à dire qu'il faut rompre avec le dogmatisme. C'est en cela que **Gaston Bachelard (1884-1962)** parle d'obstacle épistémologique, c'est-à-dire tout facteur qui entrave l'évolution scientifique. Pour lui, le savant doit être critique et se garder de toute subjectivité, de tout sentimentalisme. Il ne doit pas prendre ses croyances pour la réalité. Il doit être neutre et impartial en ne se pliant qu'aux résultats de l'expérimentation. Dans **Le nouvel esprit scientifique**, **Bachelard** fait savoir ceci : « *En science, les vérités d'aujourd'hui sont les erreurs de demain.* » Bien avant lui, **Claude Bernard (1813-1878)** dans **Introduction à l'étude de la médecine expérimentale** écrivait : « *Les théories que nous possédons sont loin de représenter des vérités immuables. Toutes ces théories sont fausses absolument parlant.* » Par conséquent, il faut un doute scientifique c'est-à-dire un dépassement intellectuel qui consiste à considérer les vérités scientifiques comme des vérités provisoires. Par ailleurs, peut-on tout prouver ? Cette question nous invite à une réflexion sur les **sciences humaines ou fondamentales** comme la philosophie, l'histoire, la sociologie. Au fait, la démarche scientifique peut-elle s'appliquer au vivant ? Le regard de l'homme par l'homme peut-il être scientifique ? Mieux, quel type de scientificité pour les sciences humaines ?

Le déterminisme des phénomènes humains est plus complexe que celui des phénomènes inanimés. L'homme en tant qu'être vivant est un objet de science bien étrange et singulier. En effet, la vie est une réalité qui ne peut être observée par un instrument scientifique. Le vivant est une entité indivisible. Toute modification subie peut nuire à la vie ou à l'intégrité de l'organisme. Dans la conscience populaire d'ailleurs, la manipulation d'un être vivant en général et l'homme en particulier constitue la première limite de l'efficacité de la science. **Edgar Morin** dans **Le monde de l'éducation** écrit à propos : « *Les sciences humaines ignorent l'humain biologique, en font une entité sans corps et sans vie.* » Pour preuve, les phénomènes sociaux sont irréversibles et ne peuvent pas être reproduits en laboratoire. La science reste donc muette devant la pluri-dimensionnalité de l'homme qui est un vivant entièrement à part. Prenons le cas de l'**histoire** qui s'efforce de connaître l'homme dans son passé. Dans sa **Lettre sur les préoccupations de l'académie française, Fénelon (1651-1715)** notait : « *Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien.* » Une telle conception implique la possibilité pour l'histoire d'être une science objective et universellement valable. Mais cet idéal rencontre la subjectivité de l'historien lui-même et le problème de la fiabilité des sources, des documents, des témoignages. Tandis que le fait scientifique est un fait conceptualisé, susceptible de répétition, le fait historique est un fait singulier, unique et non renouvelable. L'assassinat du président **John Kennedy** en Amérique en 1963 est unique et ne saurait se répéter.

CONCLUSION

Dans toutes les disciplines du connaissable, la science semble l'emporter en matière de rigueur, de preuves et de résultats apodictiques. Nonobstant cela, la vérité qui existe en science présente des caractères méthodologiques et historiques. Elle est certes objective, mais n'est pas absolue. Cela montre le caractère relatif de cette vérité, lequel caractère nous oriente à envisager d'autres types de vérités. Loin d'être uniquement scientifique, la vérité est plutôt pluri-forme.

CONCLUSION GENERALE

En somme, la vérité est une valeur commune à tous et admise comme telle. Malgré sa relativité, elle doit apparaître selon les mots de **Diogène Laërce** comme « *un champ en pleine production* » Par conséquent, la vérité doit être regardée comme une valeur morale, mieux comme un idéal vers lequel tout le monde doit tendre. Son usage doit

susciter à chaque instant l'espoir et la vie ; gage d'une humanité épanouie. A l'image de la science qui recherche l'objectivité, les hommes doivent s'accorder sur des critères valables pour la déterminer tout en espérant tout connaître.

Je m'exerce

Sujet1: Existe-t-il des vérités définitives? BAC1/A2 A 2019

Sujet2 : La Mathématique est-elle l'idéale de toutes les sciences ?

Sujet3 : Une pensée cohérente est-elle nécessairement vraie ?

Sujet4 : La vérité scientifique est-elle irrévocable ? (BAC C-D-E 1998)

Sujet5 : Peut-on connaître scientifiquement l'homme ? BAC C-D-E 2023

Texte 1

On voit clairement pourquoi l'arithmétique et la géométrie sont beaucoup plus certaines que les autres sciences : c'est que seules elles traitent d'un objet assez pur et simple pour n'admettre absolument rien que l'expérience ait rendu incertain, et qu'elles consistent tout entières en une suite de conséquences déduites par raisonnement. Elles sont donc les plus faciles et les plus claires de toutes, et leur objet est tel que nous le désirons, puisque, sauf par inattention, il semble impossible l'homme d'y commettre des erreurs. Et cependant il ne faut pas s'étonner si spontanément beaucoup d'esprits s'appliquent plutôt à d'autres études ou à la philosophie : cela vient, en effet, de ce que chacun se donne plus hardiment la liberté d'affirmer des choses par divination dans une question obscure que dans une question évidente, et qu'il est bien plus facile de faire des conjectures sur une question quelconque que de parvenir à la vérité même sur une question, si facile qu'elle soit. De tout cela on doit conclure, non pas, en vérité, qu'il ne faut apprendre que l'arithmétique et la géométrie, mais seulement que ceux qui cherchent le droit chemin de la vérité ne doivent s'occuper d'aucun objet dont ils ne puissent avoir une certitude égale à celle des démonstrations de l'arithmétique et de la géométrie.

René DESCARTES, Règles pour la direction de l'esprit.

Texte 2

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en

connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Gaston BACHELARD

Bonne chance à tous les élèves en classe de terminale du département de SINEMATIALI, particulièrement aux élèves du Lycée Municipal de SINEMATIALI / DREN DE KORHOGO.

(TRA BI KOUADIO HONORÉ : 0749.889.411/0173749238/0576.448.929) NB : Le BAC, c'est maintenant ou à jamais...! Bonne chance à toutes et à tous. Que Dieu Nous bénisse.

La pédagogie notre métier, l'excellence notre devise, la réussite notre défi

Fait à Abidjan le 01/03/2025 à 1h 57 min

Proverbe 9 : 10 : « *Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Eternel. La connaissance du Dieu saint, voilà en quoi consiste l'intelligence.* »